5e Année - N° 209 Le N° : 1 $ 00 Jeudi 31 Août 1944

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Maison laotienne à Không.

(*Bois gravé d'après un dessin de Henri Mège.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTERET VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

Taux d'intérêt annuel 2 %

BONS A UN AN
émis à 98 $ 00
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS
émis à 99 $ 60
remboursables
au gré du porteur

au pair	à trois mois	de date
à 100 $ 50	à six mois	de date
à 101 $ 00	à neuf mois	de date
à 101 $ 60	à un an	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

5e Année - No 209 31 Août 1944

Edité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.
doivent être adressés à la Revue
« INDOCHINE »
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : 40 $ 00, 6 mois : 25 $ 00

Etranger :
Un an : 55 $00, 6 mois : 35 $00
Le numéro : Une piastre.

SOMMAIRE

Enquête sur les nouveaux destins de l'intelligence française. — Position de la musique française, par A. CORTOT.

Histoire de l'hévéaculture, par H. BERLAND.

Le canard au poivre, par Jean CLAVERY.

Foujita, peintre parisien, par M. CRESSON.

Mœurs et coutumes du Viêt-Nam. — La mort de M. Thinh, par A. L. BOUCHET.

Provinces d'Indochine. — La province de Paksé, par Claude PERRENS.

Abonnements : Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ENQUÊTE SUR LES NOUVEAUX DESTINS DE L'INTELLIGENCE FRANÇAISE

POSITION DE LA MUSIQUE FRANÇAISE

par A. CORTOT

(*La France de l'esprit*, Paris, 1943.)

Ce serait s'aventurer dans la plus imprudente des hypothèses que de prétendre à dégager de l'ensemble des conjectures offertes à nos préoccupations actuelles la tendance caractéristique dont l'art musical français est susceptible de témoigner dans un proche avenir.

Quel que soit, en effet, le penchant dominant qui paraît s'inscrire, d'un consentement général, dans les manifestations artistiques d'une époque, il suffit de l'apport d'un seul, et que rien ne laissait pressentir, pour en modifier l'orientation et pour entraîner à sa suite une nouvelle interprétation du problème esthétique.

L'exemple musical le plus récent nous en serait donné par l'apparition de Debussy à l'horizon d'un univers sonore dont les aspirations ne paraissaient devoir répondre, pour un temps indéterminé, qu'aux géniales modalités du symbolisme wagnérien.

Ce qui revient à admettre que les successives démarches de l'art, et qui en modifient la signification à l'endroit d'une génération entière, soient moins le fait d'une évolution raisonnée que d'une révolution soudaine dont les données audacieuses constituent à leur tour, et souvent en réaction déterminée avec les formules antérieures, les bases d'une nouvelle tradition.

L'artisan illuminé de cette révolution probable est-il déjà parmi nous ? Et le convaincant accent de son inspiration puisera-t-il son pouvoir dans l'écho d'un émouvant sentiment national ou dans la révélation d'un postulat sonore insoupçonné ?

C'est là ce que l'avenir est seul capable de nous apprendre et toute supposition à ce sujet ne saurait se recommander que de la plus vaine présomption.

Ce que l'expérience d'une année douloureuse permet cependant de constater dès à présent et sans crainte de trop préjuger de l'orientation future de notre jeune musique française, c'est l'évident souci de signification expressive dont elle vient de témoigner au travers de la récente production de ses représentants les plus qualifiés.

Il semble bien que l'on soit ainsi, de leur part, à la veille d'une profonde modification de cette attitude quelque peu paradoxale, tout à la fois abstraite et plaisantine, dont s'est réclamé pendant quelques années, en un curieux compromis entre le pseudo-retour à Bach et une imprévue docilité aux exemples d'Erik Satic, le comportement d'une musicalité trop encline peut-être à ne satisfaire que les seules exigences de la proposition sonore ingénieuse ou simplement divertissante, et ceci au détriment des prérogatives d'expression intérieure qui ont toujours conditionné l'impérissable rayonnement des grandes époques de notre art.

Il n'est pas douteux que ce recours implicitement consenti à de plus sérieuses et fécondes disciplines musicales ne soit le fruit de la sévère leçon infligée à notre négligence nationale et le signe d'une instinctive adhésion à la ligne de conduite enseignée par le Maréchal, pour la rénovation du véritable esprit culturel de notre pays.

On voudrait espérer que ce ne soit pas là que la conséquence d'un état circonstanciel, et que ces prémices d'une conception musicale plus riche de pouvoir émotif et tributaire d'une formule moins spécieusement limitée aux modalités d'une rédaction délibérément cérébrale soient de nature à engager l'avenir des compositeurs de notre pays et à influencer d'une impulsion durable la production musicale qui portera témoignage de notre rénovation spirituelle.

Retour au subjectivisme romantique, m'objectera-t-on. Non, car on ne fait pas marche arrière en art. Mais identification

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

instinctive aux nouvelles aspirations qui se doivent, dans tous les domaines, d'affirmer sur le plan de la qualité la valeur efficace de nos réactions nationales, et qui, partant, auront à manifester des vertus créatrices plus exigeantes et plus individuelles que celles dont s'accommodait avec négligence un moment musical dès à présent révolu, plus complaisant aux promesses illusoires des procédés d'époque et des brillantes recettes d'écriture qu'aux manifestations d'une pensée créatrice attachée à l'interrogation secrète de sa sensibilité.

J'entends bien que les grands moments de l'histoire ne trouvent qu'au prix d'une longue germination préalable les échos de leur retentissement dans la conception artistique qui s'accorde à en symboliser la profonde conséquence spirituelle. La *Symphonie héroïque* ne glorifie qu'à retardement le héros qu'elle entend célébrer et la *Neuvième* n'atteste l'esprit largement humain de la révolution que près de cinquante ans après la mort de Jean-Jacques.

Un délai analogue sera-t-il nécessaire pour permettre de déceler dans l'œuvre d'un musicien de chez nous semblable adhésion au nouvel ordre de choses qui va dorénavant requérir l'effort de tous les Français et singulièrement dans le domaine de la création artistique ?

La référence en sera-t-elle aux exemples de Couperin, de Berlioz ou de Fauré ? Ou bien une préfiguration visionnaire en élargira-t-elle la donnée à l'échelle de cet ordre européen qui semble devoir convoquer les peuples à la future mise en valeur des forces vives de notre continent sur un plan d'égale indépendance culturelle ?

L'une ou l'autre des voies choisies, ou plutôt révélées par une initiative de génie — condition initiale vraisemblable de l'enrichissement intellectuel que l'on se plaît à supposer — se doit cependant, pour l'honneur et pour la fierté du pays, d'aboutir aux mêmes fins idéales.

C'est à savoir, le maintien de ce particularisme artistique qui a toujours caractérisé les manifestations du génie français à son plus haut point de perfection : sensibilité et fantaisie, toutes deux mêlées et contenues dans un souci raffiné de la forme.

La tendance musicale de ces dernières années n'avait certes pas renoncé à ces privilèges spécifiques de notre art national. Mais elle les avait affaiblis, et en quelque sorte minimisés, en ne leur concédant qu'un pouvoir irradiant quasi épidermique.

On devrait pouvoir raisonnablement augurer que, au contact de l'épreuve, ils retrouvent dans les aspirations de nos jeunes compositeurs toute leur valeur essentielle et toute leur vertu persuasive, l'éternel message humain y reprenant sa place d'élection dans les données des jeux musicaux.

Les prémices de l'imminente réintégration de ces éléments primordiaux d'une féconde tradition au cœur de la production française se sont laissé déjà entrevoir dans les tendances de nombre d'œuvres récemment réalisées, tant par le choix des sujets traités que par l'accent d'indiscutable et grave sincérité artistique dont elles témoignent.

Une énumération de ces œuvres déborderait le cadre de ce bref exposé. Mais on peut être assuré que, de Florent Schmitt et Guy Ropartz à Honegger, Poulenc et Jean Françaix, en passant par tous les musiciens dont les noms importent à la constitution de notre florilège national — et ils sont légion, — il n'en est pas un seul qui n'ait éprouvé depuis un an le besoin de chanter son pays au travers de lui-même.

Et telle que pour Antée retrouvant au contact du sol toutes les ressources d'une vigueur menacée, cette reprise de conscience à la confrontation d'un haut sentiment national nous est dès à présent garante que la révolution du Maréchal ne sera pas lettre morte pour l'avenir de la musique française.

Le terrain est déjà ensemencé de la graine qui fait les valables récoltes. Il n'est plus pour la féconder que d'attendre l'intervention du Soleil-Génie, favorable à son éclosion.

Et la France, même aux moments les plus redoutables de son histoire, n'a jamais eu à regretter d'avoir su faire confiance aux miracles opportuns.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Histoire de l'hévéaculture

par H. BERLAND

Plusieurs lecteurs se sont étonnés que, dans notre inventaire de toutes les activités de la Fédération, nous passions sous silence l'hévéaculture qui, comme chacun sait, est une des branches les plus fécondes de l'économie indochinoise et où se sont révélés au plus haut point l'esprit créateur et l'ingéniosité de nos compatriotes. Leur étonnement est justifié. Mais, à dire vrai, nous songeons depuis longtemps à passer en revue les problèmes du caoutchouc. Seule la difficulté de nous procurer de bons articles nous en a empêchés jusqu'à maintenant. Nous avons pu réunir à ce jour un certain nombres d'études, dues à des spécialistes, que nous publierons successivement et qui exposeront à nos lecteurs tous les aspects de la question.

Le caoutchouc dans l'économie mondiale.

On ne saurait, dans une étude du caoutchouc — si brève dût-elle être — passer sous silence les noms de ceux qui ont fait connaître ce produit ou qui, par leur industrie, sont arrivés à lui donner le conditionnement et la préparation sans lesquels il n'aurait pu prendre la place qu'il a conquise dans l'économie mondiale.

Vers le milieu du XVIe siècle, un Français, La Condamine, révéla le parti que l'on tirait, en Amérique, du suc laiteux extrait de certaines plantes du Mexique ou d'un arbre abondant dans les forêts de l'Amazone. La masse gommeuse et élastique qui en provenait était déjà connue en Europe depuis Christophe Colomb, mais elle restait une curiosité des Indes. Grâce à La Condamine, elle servit peu à peu, comme dans le Nouveau Monde, à l'imperméabilisation d'étoffes, à la confection de chaussures ou de menus objets de bimbeloterie. Il faudra cependant parvenir à la grande poussée industrielle qui suivit en Europe la fin des guerres napoléoniennes pour que les progrès apportés à sa préparation fassent du caoutchouc un produit qui n'avait plus qu'à attendre le génie des inventeurs et le développement des industries pour se hausser au rang des matières premières stratégiques, comme la houille ou le pétrole, les minerais, le coton...

A l'origine, le caoutchouc parvenait en Europe en bottes ou masses peu homogènes d'un emploi difficile. Hancock, en 1824, ayant observé que la lacération et le battage amélioraient sa consistance imagina un rouleau armé de pointes tournant à l'intérieur d'une chambre où l'on plaçait la matière à traiter. A sa grande surprise la chaleur engendrée par le mouvement accentua l'heureux effet de la trituration. La « mastication » était trouvée. Un peu plus tard Chaffee ne fit que perfectionner le procédé et son moulin à mélanger, de même que sa calandre, dérivent du masticateur de Hancock. Le sens de l'observation et le génie inventif de Hancock en firent un précurseur ; beaucoup de soi-disant nouvelles découvertes de nos jours furent conçues et décrites par lui, mais leur utilisation tardant, elles tombèrent dans l'oubli et sont maintenant seulement rappelées à l'existence.

Les articles dans la fabrication desquels entrait du caoutchouc présentaient de graves défauts : indépendamment de leur odeur fâcheuse, ils s'amollissaient à la chaleur et durcissaient au froid. Goodyear, après de longues et laborieuses recherches découvrit, en 1839, que le chauffage de la gomme en présence du soufre diminuait sa sensibilité aux variations de température. Ce procédé, auquel le nom de « vulcanisation » fut donné, procura au caoutchouc les qualités que nous lui connaissons aujourd'hui.

Durant les derniers décades du siècle dernier, l'emploi du caouchouc se développe suivant une progression régulière mais assez lente : 27.000 tonnes en 1890, 50.000 tonnes en 1900. Le caoutchouc de cueillette y pourvoit. Il faut attendre l'essor de l'industrie automobile pour voir les demandes de caoutchouc s'accélérer et, quelles que soient les recherches entreprises pour trouver des usages nouveaux au caoutchouc, la fabrication des pneumatiques restait encore, en 1939, son principal débouché. Disons, pour fixer les idées, qu'en 1920, la consommation mondiale du caoutchouc dépassait à peine 300.000 tonnes, elle atteignait presque 700.000 tonnes dix ans plus tard et 1 million de tonnes en 1938.

Caoutchouc de culture.

Ces chiffres font apparaître la justesse des prévisions de ceux qui, dès 1875, estimaient que le caoutchouc de cueillette ne pourrait bientôt plus suffire aux besoins de l'industrie et qu'il convenait de demander à la culture ce que la nature ne pouvait produire spontanément. Le choix se porta sur l'arbre qui semblait le plus robuste et le plus productif : l'« Hévéa Brasiliensis », et sur des régions dont le sol, et surtout le climat, présentent de grandes analogies avec ceux du bassin de l'Amazone.

Sir Henry Wickham, en 1876, réussit, au prix de mille difficultés, à sortir du Brésil un lot de graines d'hévéa. Ces graines, cultivées à Kew (Surrey), purent alimenter en plants des champs d'acclimation aux Indes Orientales, à Ceylan, en Birmanie, à Java et en Malaisie. Les résultats obtenus sur les premières exploitations furent assez décevants, tout était à trouver dans cette culture nouvelle et notre gratitude doit aller aux planteurs et aux agronomes qui poursuivirent leurs efforts et leurs recherches sans se décourager. Quoi qu'il en soit, les statistiques n'enregistrent encore, en 1900, qu'une production infime de caoutchouc de culture : 4 tonnes contre 54.000 tonnes de caoutchouc sylvestre ; dès 1906, les produits des plantations commencent à gagner du terrain : 510 tonnes contre 66.000 tonnes de caoutchouc de cueillette. Les perspectives de succès s'affirmeront d'année en année et l'hévéaculture sera bientôt en mesure de satisfaire aux besoins de l'industrie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Hévéaculture en Indochine.

Comme partout sous les tropiques, la traite de la gomme fut tentée dans les forêts indochinoises. Jean Marquet nous a jadis conté comment Mayrena, avant de ceindre la couronne des Sédangs, prit le plus vif intérêt à la question : il en tira paraît-il, à défaut de caoutchouc, des subsides non négligeables.

Tout récemment, notre confrère l'« Opinion » exhumait une consultation d'un assistant du Muséum, le sieur Poisson, sur la façon de produire du caoutchouc en Indochine. Il préconisait, naturellement, la culture des « Ficus Elastica », mais conseillait, pour attendre les récoltes de latex du Ficus, qui sont fort longues à venir, d'entreprendre des plantations d'autres espèces produisant elles aussi, de bons caoutchoucs, le « Castilloa », le « Ceara » ; « on pourrait aussi, ajoutait-il, tenter de cultiver des hévéas, arbres de la Guyane et du Brésil, qui sont les grands producteurs de caoutchouc de Para ».

La lettre du sieur Poisson parut dans la presse saigonnaise en avril 1898. Déjà, des graines d'hévéas provenant de Ceylan avaient été confiées à Haffner et au docteur Yersin, qui les mirent en terre au jardin d'essai d'Ong-Yêm et à Suôi-Giao. Peu après, Bellan, puis quelques autres, avec des moyens très modestes, s'essayèrent, eux aussi, à la nouvelle culture. L'hévéa s'adapta sans peine à notre climat et à notre sol, l'exemple des pionniers fut imité et, dès 1910, on signalait l'existence d'une quinzaine de plantations couvrant environ 2.000 hectares.

Les prix de réalisation du premier caoutchouc récolté (qui dépassèrent, en 1908, 22 francs-or le kilogramme) furent un excitant irrésistible ; à Saigon, on assista à un réveil de cet esprit d'entreprise qui poussa, jadis, les Européens à la conquête des îles à épices. Qu'importe si beaucoup de ces premiers aventuriers de l'hévéaculture se ruinèrent, leurs erreurs mêmes portent un enseignement et ils ont droit à notre gratitude pour l'exemple d'énergie qu'ils donnèrent à une époque où l'action coloniale avait trop tendance, en Cochinchine tout au moins, à ne s'exercer que dans des bureaux ou des boutiques.

Pendant les deux années qui suivirent et malgré les difficultés de la Grande guerre, plus de 15.000 hectares furent gagnés à l'hévéaculture. Déjà, à cette époque, sous l'impulsion ou à l'exemple d'hommes à la volonté puissante comme Adrien Hallet, on assiste à la création de grandes entreprises et, la paix rétablie, de 1920 à 1925, en dépit de cours médiocres, les surfaces plantées annuellement en hévéas atteignirent, en moyenne, 3.500 hectares. La reprise des cours de 1925 et 1926 ne fit que favoriser l'apport de capitaux. Beaucoup de moyennes et petites exploitations se créèrent tandis que les grandes sociétés, disposant de ressources considérables et fortes des enseignements acquis, entreprenaient résolument et rationnellement de vastes programmes d'extension. Au moment de l'établissement du Plan International de Réglementation, en 1934, les surfaces complantées en hévéas atteignaient, en Indochine, 127.000 hectares. Ces chiffres sont passés depuis à 134.000 hectares produisant en chiffres ronds 80.000 tonnes. Pour fixer les idées, disons que les surfaces mondiales plantées sont de 3.400.000 hectares ; elles pouvaient produire, en 1939, environ 1.200.000 tonnes, correspondant à peu près aux besoins de la consommation. Nos réalisations représentent donc, par rapport à l'ensemble mondial, moins de 4 % des surfaces et plus de 6 % de la production. Ces chiffres se passent de commentaires et prouvent l'excellence des méthodes suivies en Indochine.

La crise de l'hévéaculture dans le Monde.

L'engouement pour les plantations et les valeurs de caoutchouc eut pour causes les booms de 1908 et de 1925, mais aussi et surtout les illusions entretenues par les publications de soi-disant autorités qui, jusqu'au krach de Wall-Street, ne cessèrent d'annoncer, s'appuyant sur des statistiques erronées ou peut-être volontairement partiales, des disettes certaines et prochaines de caoutchouc. De fait le potentiel de production s'est accru beaucoup plus vite que les possibilités d'utilisation du produit. Dès les premiers troubles causés à l'industrie par la crise, les hévéaculteurs ont pu constater la vanité des espoirs dans lesquels vivait un monde à qui les personnages les plus graves avaient prédit, pour l'après-guerre, une « explosion de prospérité ». De 1919 à 1932, les cours du caoutchouc ont été constamment en baisse, sauf pendant la brève reprise de 1924-1926 due, d'ailleurs, aux restrictions du plan Stevenson. Pour préciser l'étendue du désastre, il suffira d'indiquer que si les cours du caoutchouc atteignirent vers 1925, 62 francs dévalués de l'époque, soit environ 12,40 francs-or d'avant 1914, ils ne représentaient plus, en 1932, que 5 % de ces cours et moins de 1,5 % de ceux de 1908.

Aide aux planteurs en Indochine.

Traduite en notre monnaie, la valeur du caoutchouc était tombée à moins de 0 $ 20 le kilogramme ; sans une intervention du Gouvernement qui se manifesta sous forme de prêts hypothécaires, de primes à la sortie et enfin par l'établissement d'une Caisse de compensation, bon nombre de nos exploitations n'auraient pu attendre les mesures salvatrices de la réglementation internationale. Cette politique prévoyante devait, d'ailleurs, offrir au pays des avantages directs. A ne considérer que les finances publiques, non seulement les avances faites aux planteurs furent intégralement remboursées, mais les plantations, leurs produits, le nombreux personnel qui leur est nécessaire portent en eux une force contributive considérable à laquelle nos budgets ont pu faire de larges appels.

Réglementation internationale.

La réglementation adoptée en 1934 par les pays gros producteurs de caoutchouc est le résultat de longues recherches tendant à ajuster la faculté d'absorption de l'industrie à une production qui s'était rapidement accrue et avait provoqué l'effondrement des cours. Elle ne pouvait se contenter du malthusianisme en quoi s'était résumé le plan Stevenson. Dans la réglementation de 1934, la restriction n'est qu'une étape devant permettre la résorption des stocks (1) ; un Bureau International

(1) Les stocks mondiaux étaient tombés, en 1925, à 76.000 tonnes. Ils grossirent rapidement dès l'abandon du plan Stevenson pour atteindre 732.000 tonnes en 1944. Les restrictions imposées par la Réglementation Internationale permirent, depuis, de les réduire graduellement et, au moment où éclata le conflit mondial actuel, ils n'atteignent déjà plus que 400.000 tonnes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de Recherches du caoutchouc et un Comité International de Propagande ayant pour mission de coordonner les travaux des organismes nationaux cherchent à développer l'emploi du caoutchouc en pourvoyant l'industrie de produits moins coûteux et pourtant améliorés.

Les instituts du caoutchouc.

Dès 1935 fut créé à Paris l'Institut Français du Caoutchouc qui poursuit des recherches sur les transformations et les utilisations du produit brut. Les organismes chargés outre-mer de l'étude des conditions de production n'ont vu le jour qu'en 1941. L'Institut des Recherches sur le Caoutchouc en Indochine a été édifié à Lai-khê, près de Bêncat, dans la province de Thudaumôt ; nous lui consacrons ci-dessous une étude particulière.

Malgré les circonstances, l'Institut Français du Caoutchouc, d'accord avec la Confédération des Groupements professionnels de l'Agriculture, a développé son programme en l'orientant vers l'enseignement pratique. Cet enseignement, reconnu par l'Etat, comporte déjà une branche technique qui, depuis 1941, a formé des chimistes et des techniciens du caoutchouc. Il comporte un cours élémentaire suivi par cent cinquante élèves, un cours supérieur et un stage de dix-huit mois dans des laboratoires. Six bourses sont accordées au concours. Un cycle de perfectionnement est suivi par une centaine d'ingénieurs. Outre cela, des agronomes sont préparés à la culture des arbres à caoutchouc par un cours spécial professé à Nogent-sur-Marne. Des stages permettent de dresser les élèves à l'exploitation et aux recherches, en liaison avec le Service Agronomique de l'Institut Français du Caoutchouc, créé en 1942, en plus du service technologique qui étudie l'appareillage.

Un plan de travail a été élaboré afin que la normalisation du caoutchouc puisse être accomplie dès le rétablissement des communications. Le but recherché est d'amener les produits indochinois à faire prime sur le marché, à leur permettre d'aborder dans les conditions les meilleures la lutte qu'aura à supporter la gomme de culture contre les produits régénérés ou synthétiques.

De nombreuses méthodes d'essais simplifiées ont été mises au point et il semble désormais permis d'envisager, dans un avenir proche, que la vente sur apparence puisse être remplacée par la vente sur qualités physiques.

Des instituts similaires sont en plein fonctionnement à Paris depuis 1942 pour l'étude des questions relatives aux oléagineux, aux fruits, au coton. Une section africaine de l'Institut du Caoutchouc a également été créée. Enfin un Conseil colonial de la conservation des sols s'efforce de faire prévaloir des méthodes culturales telles que soit réalisée l'économie des sols.

Des projets sont élaborés pour la création d'autres instituts pour l'agriculture générale, l'élevage, les forêts, les céréales.

Comme on le voit la Confédération des Groupements agricoles et forestiers ne se cantonne pas dans la recherche de solutions aux problèmes professionnels d'actualité, elle accorde une grande partie de ses soins à la préparation de l'avenir par la diffusion d'un enseignement pratique qui donnera à la France des jeunes gens préparés aux luttes économiques de demain. La Confédération de l'Agriculture a trouvé, pour la réalisation de ce programme, en l'Institut Français du Caoutchouc, un collaborateur précieux.

Organisation corporative.

Cette histoire du caoutchouc en Indochine serait incomplète si nous omettions de souligner l'esprit corporatif dont nos planteurs ont toujours fait preuve. Nous extrayons d'une brochure distribuée au pavillon du Caoutchouc, à la Foire-Exposition de Saigon de 1942, le passage suivant :

Dès 1910, les planteurs indochinois sentirent la nécessité de se grouper dans un but de coordination des efforts et de défense des intérêts professionnels. Le 12 juillet 1910, l'Association des Planteurs de Caoutchouc de Cochinchine était constituée. Il suffit de parcourir la longue collection de ses annales et de ses bulletins, ininterrompue depuis cette date, pour mesurer l'ampleur des services rendus par ce groupement. L'Association, plus tard Syndicat, puis ensuite redevenue Association des Planteurs de caoutchouc, a joué un rôle de premier plan dans l'évolution de l'hévéaculture, se tenant en liaison continuelle avec les pouvoirs locaux, leur fournissant des renseignements autorisés sur toutes les questions intéressant la profession : concessions de terre, hygiène, œuvres sociales, mesures fiscales, etc., etc., tandis qu'elle faisait bénéficier ses membres d'études techniques, de renseignements économiques, tenait le planteur de la brousse au fait des cours, des stocks, etc...

Le rôle professionnel de l'ancienne association a maintenant cessé. La défense des intérêts professionnels est désormais dévolue à la Sous-Section du Caoutchouc, Résines et Gommes du Groupement Professionnel de la Production agricole et forestière.

Parmi les réformes du Gouvernement du Maréchal, l'une des plus importantes, par les germes qu'elle porte en elle, est cette organisation professionnelle qui reconnaît à tous le droit au travail, se propose de réglementer l'exercice des professions afin d'adapter la production aux besoins de la Nation. Au libéralisme économique, générateur des syndicats : syndicats ouvriers, syndicats patronaux, qui ne cessèrent de se heurter, le Gouvernement du Maréchal a entendu substituer l'harmonie féconde qu'il attend de l'adoption du régime corporatif.

L'ancien groupement des planteurs qui s'était cantonné dans l'étude des questions professionnelles, qui avait toujours compris que les véritables intérêts de la profession résident dans une exacte appréciation des besoins des patrons et des employés, du capital et du travail, s'était, avant la lettre, attaché à ces principes, il a magistralement préparé les voies au nouveau groupement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



par Jean CLAVERY (1)
(*Dessins de l'auteur*)

Une importante maison de commerce de la Colonie, la Société des Importateurs Indochinois, nomma Jacques Bardin fondé de pouvoirs de son agence de Tourane.

Nous arrivâmes presque le même jour dans cette charmante petite cité bâtie sur les dunes d'une large baie adossée aux puissants contreforts de la chaîne Annamitique. Tous deux célibataires, d'un âge sensiblement égal, nous décidâmes de nous mettre « en popote ». Comme cette institution, spécifiquement coloniale, exige qu'un de ses membres en prenne, seul, la direction, Jacques Bardin me persuada qu'il manquait totalement de sens pratique, lourde rançon d'un tempérament d'artiste, et que je paraissais infiniment plus qualifié que lui pour présider aux destinées de notre association. J'acceptai, bien qu'il m'ait toujours été difficile de distinguer un filet de bœuf d'une aile de poulet. J'étais, en effet, assez fier à la pensée de vivre dans l'intimité d'un artiste pour consentir à quelques sacrifices. Je dois à la vérité d'avouer, qu'au cours de notre année de cohabitation, je ne devais jamais découvrir la moindre manifestation de ce fameux tempérament artistique, à moins de considérer comme telles les chansons de corps de garde que l'ami Jacques vociférait pendant tout le temps que durait sa toilette.

J'étais déjà l'heureux maître d'un fidèle serviteur en la personne du distingué Monsieur Phong, qui, malgré d'obscurs diplômes scolaires et une connaissance assez étendue de la langue française, dont il était passablement orgueilleux, avait bien voulu consentir à entrer à mon service. Il daigna accepter, moyennant une juste rétribution, les nouvelles et honorifiques fonctions de premier boy, dont la plus délicate consistait à servir à table.



... J'engageai un vieux bêp...

J'engageai un vieux bêp, magnifiquement crasseux, grand amateur de premier dross, qui fut immédiatement séduit par la douce obstination que je mis à ne pas relever les

(1) Cette nouvelle a obtenu un des quatrièmes prix décernés par le jury de notre concours.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

innombrables erreurs d'addition (à son profit évidemment) qui fleurissaient dans ses comptes de marché. Pour me remercier de ma cécité occasionnelle, il voulut bien faire preuve d'un minimum d'imagination et nous faire bénéficier des quelques savantes formules qui composaient le meilleur de son répertoire culinaire. Notre popote devint ainsi justement célèbre dans toute la ville, grâce, notamment, à un délectable canard au poivre dont notre bêp ne consentit jamais à donner la recette.

Malgré le caractère exotique de ce plat, je n'hésitai pas une seconde à l'inscrire au menu du grand dîner que nous dûmes donner à l'occasion du passage à Tourane de Mme et M. Girodet, directeur général de la Société dont Jacques Bardin était l'employé.

Bêp et boys furent, préalablement à ce dîner, accablés de recommandations de natures variées afin d'éviter une de ces catastrophes qui ruinent la réputation d'une popote. Pourvu, mon Dieu, qu'un plat ne soit pas brûlé, que le boy ne renverse pas le bouillon froid dans le corsage de Mme Girodet ou qu'il ne serve pas le poisson avec la pelle à gâteau... et cette conversation à soutenir, ces affreux silences subits, inattendus, interminables qu'il faut éviter à tout prix... Peut-être qu'en cherchant bien, qu'en tournant dans tous les sens, les boutons de l'appareil de T. S. F., on trouverait un peu de musique classique qui, le cas échéant, les meublerait...

~

Vaines alarmes. Le repas se poursuivait sans incidents, la conversation était générale, animée. En face de moi, Jacques Bardin déployait tous les artifices de la séduction pour se faire apprécier de la femme de son Directeur, intentionnellement placée à sa droite. Le pauvre garçon n'en pouvait plus et me jetait de temps à autre des regards éperdus pour me supplier d'accélérer la marche du dîner. Sa voisine déjà physiquement peu séduisante aggravait, en effet, son cas par un pédantisme insupportable et des manières affectées.

Comme s'il avait compris le martyre d'un de ses patrons, Monsieur Phong, précédé d'un fumet délicat, se précipita sur l'honorable Mme Girodet et lui présenta avec toute l'onction désirable, le célèbre canard au poivre, gloire de la popote.



... Monsieur Phong, précédé d'un fumet delicat ...

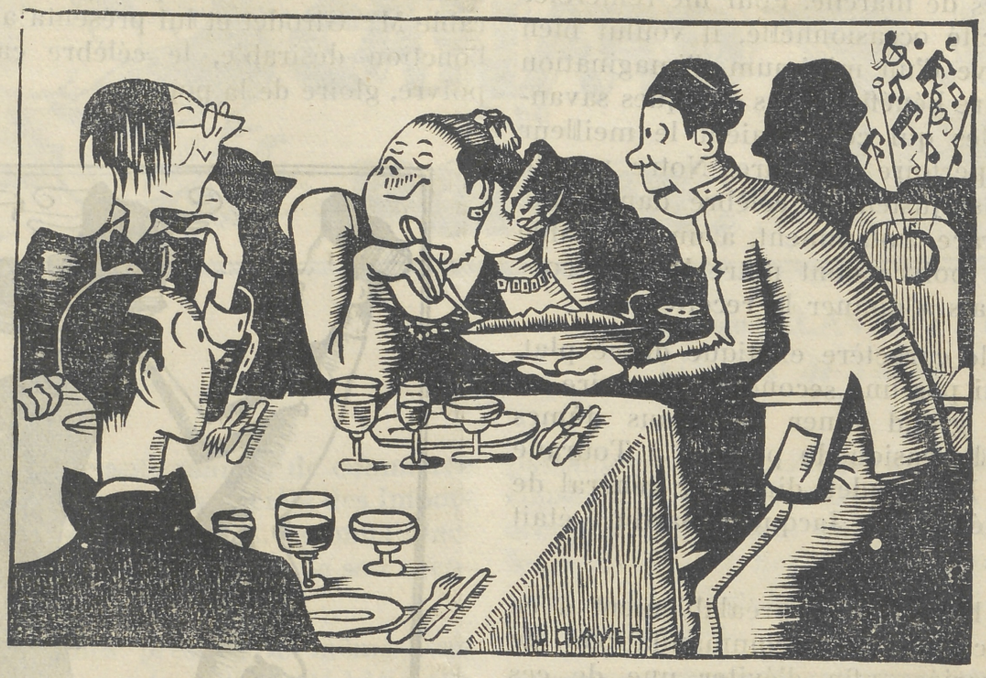
A ce même instant, sans cause apparente, un silence, écrasant, succéda soudain au brouhaha des conversations. L'appareil de T.S.F. lui-même s'était arrêté : une véritable trahison...

Je me mis aussitôt à chercher un nouveau sujet de conversation, une phrase quelconque sur la pluie, le beau temps que sais-je... sur n'importe quoi..., mais je ne trouvai rien, absolument rien à dire et mon cerveau était désespérément, lamentablement vide...

Mais, soudain, avec une netteté accrue par le silence, un piano préluda, bientôt dominé par la voix grave d'un violoncelle : le poste de T.S.F. fonctionnait à nouveau et sauvait la situation.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La distinguée Mme Girodet, toute ravie de pouvoir étaler ses connaissances musicales, « Tiens, mais c'est *Le Cygne*, de Saint-Saëns...



... Tiens, mais c'est « le Cygne » de Saint-Saëns...

s'écria aussitôt, en même temps qu'elle se servait :

— Non, Madame, rectifia sur un ton de dignité froissée le distingué Monsieur Phong, c'est le canard au poivre... »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Foujita, peintre parisien

par M. CRESSON

"MONSIEUR est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire. Comment peut-on être Persan ? » écrivait Rica, esclave de la curiosité extravagante des habitants de Paris.

Ainsi a-t-il toujours été et Paris ne serait pas Paris sans le snobisme de l'exotisme. Au lendemain de la guerre 1914-1918, chacun s'esbaudit ainsi sur quelques surprenants personnages qui tenaient un pinceau et dont la plus grande gloire était d'être affublés de noms en i et en ka et de lainages à dessins d'affiches. Ce fut ce qu'on a coutume d'appeler : « l'Ecole de Paris ». Sans ironie ! Foujita était de ceux-là. Il avait tout ce qu'il fallait pour engouer le public de la capitale : il venait des îles de l'Extrême-Orient, il portait des cheveux à la chien et un anneau d'or aux oreilles, son chat le suivait en laisse tout le long des terrasses des cafés de Montparnasse et il signait en caractères chinois.

Mais Foujita avait aussi du talent.

L'art japonais s'est développé depuis l'origine dans un monde clos. Il est resté fidèle à lui-même aves ses techniques et ses procédés. Et ce fut une admirable branche de l'art humain avec des écoles comme celles de Takuma et de Kasuga puis plus tard celles de Tosa dès le IXe et le XIIe siècles jusqu'aux Korin, Outamaro et Hokusai.

Sans doute y a-t-il entre les uns et les autres autant de différences qu'entre un primitif allemand, un Rubens et un Monet, mais il y a tout de même entre eux tous cet air de famille qui ne trompe pas les moins avertis.

Cette unité, cette pérennité, cette continuité qui groupent des sujets aussi différents et conçus sur des périodes aussi éloignées les unes des autres, c'est dans les moyens d'expression qu'il faut en chercher la cause.

En effet, ces moyens d'expression, qui se sont survécus à travers les temps, ne sont pas ceux de la peinture occidentale : jusqu'à une date toute récente, les artistes japonais n'emploient que le pinceau, dont ils ont toute une gamme savante, ils ignorent le crayon et n'utilisent que de transparentes couleurs à l'eau ou des préparations à la colle de sels minéraux. Quant aux supports, soies serrées ou papiers épais, ils sont adaptés au matériau et à l'outil.

La perspective, ou un symbolisme de convention diamétralement à l'opposé de notre conception, est étagée à la verticale en plans successifs, comme une vue cavalière de portants de théâtre. Elle a ses lois jusqu'à nos jours perpétuées où la valeur picturale des choses n'est pas soumise à leur éloignement relatif : nos primitifs en ont tenté les effets mais dès le quattrocento prévalait, et pour toujours, la perspective horizontale ramassée sur une ligne de fuite à laquelle nos yeux sont depuis accoutumés.

Le trait souple, tour à tour délié ou écrasé comme l'idéogramme cursif dont il procède ou qui l'imite et les tons plats en lavis suffisent à exprimer ce que l'Occident demande aux jeux de l'ombre et de la lumière, créateurs réalistes du modelé et du volume.

Pauvres moyens, sans doute, qui n'ont pas la richesse de palette des couleurs à l'huile, mais avec lesquels les artistes japonais ont tracé ces merveilles d'harmonie et d'équilibre entre vides et pleins, en un accord balancé de lignes et de taches décoratives où le vide prend parfois plus d'importance dans sa nudité que le dessin lui-même ; art spécifiquement japonais de la mise en page qui se survit depuis des siècles, qui sent trop souvent peut-être le procédé, mais dont on ne se lasse pas.

On ne s'en lasse pas, c'est que ces lignes, l'artiste ne se contente pas d'en disposer l'architecture ; entre les lignes et au delà d'elles, il ouvre la porte au rêve ; ses notations le suggèrent et l'amateur formé par une longue tradition doit savoir interpréter les symboles ou la pensée secrète. Un kakémono japonais se lit comme un livre autant qu'il se regarde. C'est une forme d'art qui parle plus à l'intelligence qu'à l'instinct. Derrière le spectacle offert aux yeux, il y a tout ce que l'artiste y a voulu mettre, qu'il faut surprendre. Je ne veux pas dire que l'artiste rend l'âme des choses sous leur apparence ; ce ne serait pas toujours vrai, mais il vous guide, vous convie, vous force même à s'exprimer à soi-même les sentiments qu'il a voulu suggérer sans qu'il ait besoin de les figurer, par une sorte de pudeur de la pensée intime qui est une règle nationale de la politesse.

Regardez ces cascades dans les pins, image de la fuite du temps dans l'éternité des choses ; regardez ces ascètes imbriqués dans le paysage, perdus dans une nature, dans un monde que leur cerveau se crée à eux-mêmes ; regardez ces dix-mille immuables Fuji, illusion toujours renouvelée des sens humains, peu de chose dans un grand tout ; et le sourire d'une fleur ou le chant d'un oiseau qui annonceront le printemps ou l'été dans le cadre du tokonoma, cet autel que chaque maison nippone consacre à une pensée d'art quotidienne.

Le Japon cependant, dans son effort de modernisation entrepris depuis l'Empereur Meiji, ne se serait pas senti complet s'il n'avait fait le même effort pour les arts. Il a voulu, là aussi, comme il avait fait des cuirassés et des docteurs, faire des peintres dans la manière occidentale. Il a voulu que ses artistes utilisent des brosses et des crayons au lieu du pinceau, de la toile au lieu de soie et de papier, de l'huile et de la gouache au lieu d'aquarelles et qu'ils apprennent de nouvelles lois de perspective et de volume.

Des sociétés de peintures à l'huile se forment et s'opposent à celles qui conservent les procédés antiques.

C'est ainsi que ce grand pays qui avait vécu tant de siècles replié sur lui-même dans l'épanouissement de son art traditionnel, pris d'une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

frénésie de renouveau, se mit à envoyer des artistes s'instruire des techniques de l'Occident. Ainsi de Foujita.

Il arriva en France en 1913.

Tout de suite, Foujita se mit à l'Ecole, à sa manière. Et d'abord, par une rupture qui a la valeur d'un symbole, Foujita brise avec son passé nippon en abandonnant cet art de la mise en page et de la perspective perpendiculaire tel que des siècles de tradition l'en avaient imprégné. Abandonner cette technique et ce procédé si spécifiquement japonais, rien pouvait-il mieux marquer sa volonté de recourir à de nouvelles sources d'inspiration ? Nous verrons malheureusement que ce sacrifice important, Foujita n'a pas su le compenser. A cette technique nouvelle de la composition, Foujita ne se forme pas et ne se formera jamais ; dans ses œuvres, les êtres et les choses restent bêtement alignés les uns à côté des autres dans des décors sans profondeur qui lui permettent d'éviter les embûches d'une perspective dont il s'assimile mal les lois.

Mais il peint sur une toile et avec une peinture à l'huile ; à sa manière encore. Et cette manière demeure japonaise. Par un enduit savant qui demeure son secret la toile n'est plus qu'un support comme le bois, l'étoffe ou le carton que recouvrent des laques d'Orient. Elle perd toute sa plasticité, sa rugosité pour devenir une sorte de porcelaine lisse et dure où le pinceau souple, que Foujita ne se résigne pas à abandonner, s'écrase ou file le trait, et sur laquelle les couleurs demeurent transparentes comme de légers brouillards.

Ces couleurs aussi sont à base d'huile, paraît-il, mais elles sont si diluées, si fluides, si liquéfiées, qu'elles gorgent les poils du pinceau comme une aquarelle et qu'elles s'étalent comme un lavis.

Et c'est pendant plus de vingt ans, vingt années pendant lesquelles Foujita sort, dit-il lui-même, six mille œuvres, le plus clair de son adaptation à ces méthodes occidentales dont son pays aurait voulu l'enrichir. Mais sa gloire lui est venue prématurée ; elle ne lui a pas laissé le temps de l'étude et l'engouement du public parisien ne lui a pas permis de dépouiller le vieil homme. Il n'a pas perdu tout à fait son acquis, son prestigieux instinct, son imprégnation des admirables traditions picturales de son pays. Un Japonais peut-être ne reconnaîtrait plus rien en lui des techniques ancestrales ; pour nous, Occidentaux, ce qui nous frappe au contraire, c'est justement ce qui est demeuré japonais chez Foujita.

Sans doute, je sais des Foujita qui pourraient être signés Utrillo ou Vlaminck, comme tels paysages de faubourg, Manet ou Renoir, comme telle « femme au chapeau », Henri Rousseau, Cézanne ou Monet. C'est vrai, Foujita s'est amusé à subir toutes ces influences et à faire, comme d'autres, « à leur manière »... Mais ce n'est pas là l'œuvre de Foujita. Il n'est Foujita que lorsqu'il est lui-même et lorsqu'il est lui-même, il est inimitable.

Ce que son œuvre doit à la facture japonaise et quelle est la part de l'influence des techniques européennes, nous allons tenter, sinon de le démêler, ce qui nécessiterait une étude préalable de la peinture japonaise, tout au moins de le suggérer.

Ingres et Delacroix, ces deux extrêmes de la peinture du XIXe siècle, se rencontraient sur leur horreur du détail, l'un et l'autre le proscrivaient à leurs disciples, que ce soit dans la sécheresse des lignes et la platitude des teintes, ou dans le vivant désordre du trait et les richesses fougueuses de la couleur.

Foujita est à l'opposite ; c'est un monomane du motif. Dans la vie, c'est le même homme. Son goût le porte à l'atroce. Les vitrines de son atelier regorgent de petites horreurs de style rococo, cueillies à quelque foire à la ferraille, mode amusante d'un jour de folie décadente : il y a là des boutons guillochés, des bonshommes de verre de la hauteur du pouce, un sac de perles de couleurs bariolées, de dessins aztèques, des tasses Louis-Philippe dépareillées, décorées de camaïeus compliqués, des bonbonnières d'argent trop ciselées et à la plus mauvaise époque, des Saxes et des Sèvres biscornus, et par là-dessus, une de ces glaces de surprenante prétention, gravée dans l'encadrement et ornée, si l'on peut dire, d'amours ailés, de cœurs, de gerbes de blé et de fleurs, de petits animaux et personnages, et même, incompréhensibles et inattendus, d'une clef et d'un mollet cuissard issant d'une bottine à lacets... Ces bibelots devaient enchanter Foujita. Ils peuplent son home et ses tableaux.

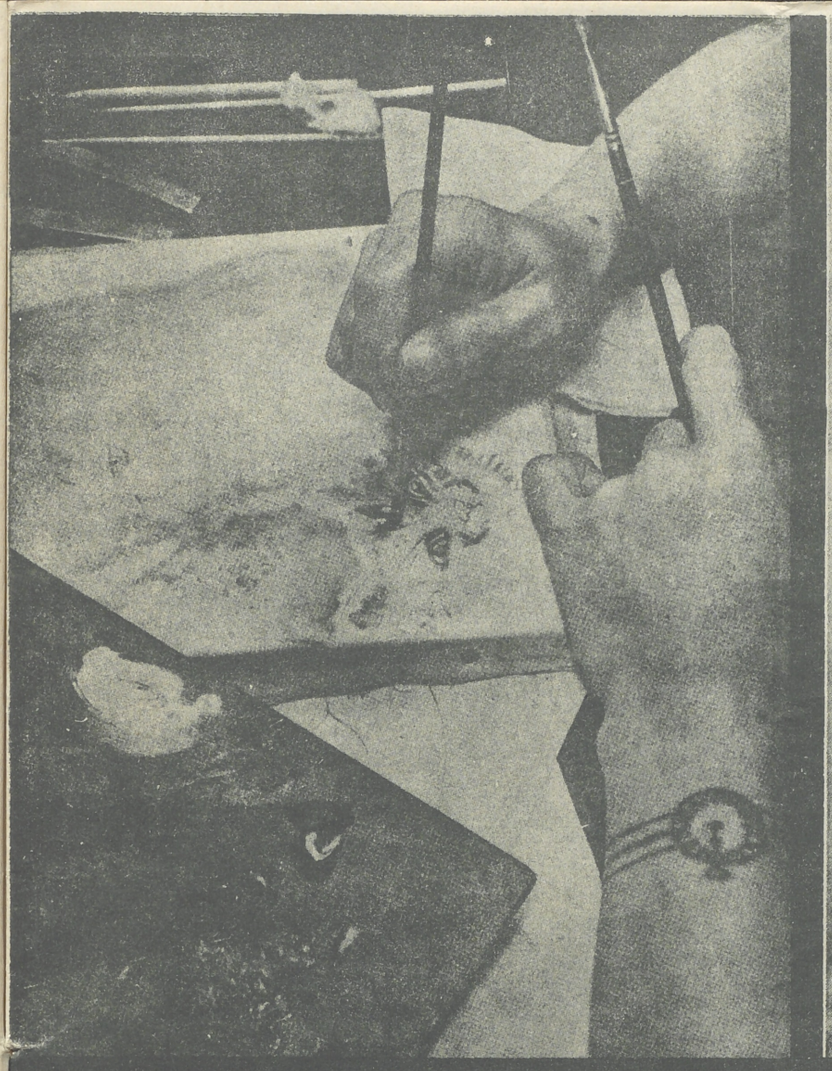
Ils les peuplent, car il aime à les reproduire, mais c'est en esprit surtout qu'ils les peuplent. J'entends que son œuvre est faite de ces détails : si vous voulez, il a une maison parce qu'elle est pleine de ces bibelots et ce n'est pas parce qu'il a une maison qu'il la décore de bibelots. Ses œuvres procèdent de la même image. Elles me rappellent ces cloisons des maisons japonaises, dont parle Loti, grands châssis de papier blanc décoratifs dans leur nudité qui, si on regarde bien, apparaissent couverts d'un semis de petits, microscopiques sujets, imperceptibles à l'œil inattentif.

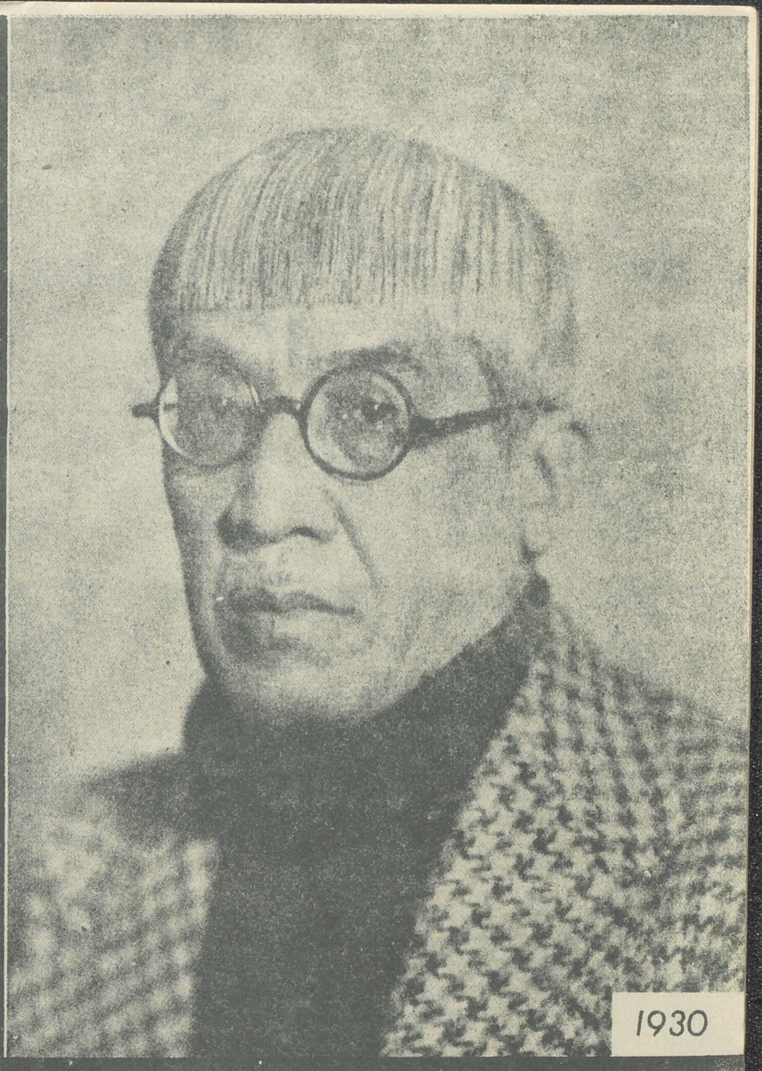
Ainsi de Foujita. Lui aussi arrange les détails, les charmants détails, les détails minutieux dont le tout finit par réaliser un ensemble comme les atomes contruisent les mondes. Il les juxtapose les uns aux autres, sans y plus réfléchir, tels qu'ils sont dans la nature et cette plate juxtaposition finit par se composer.

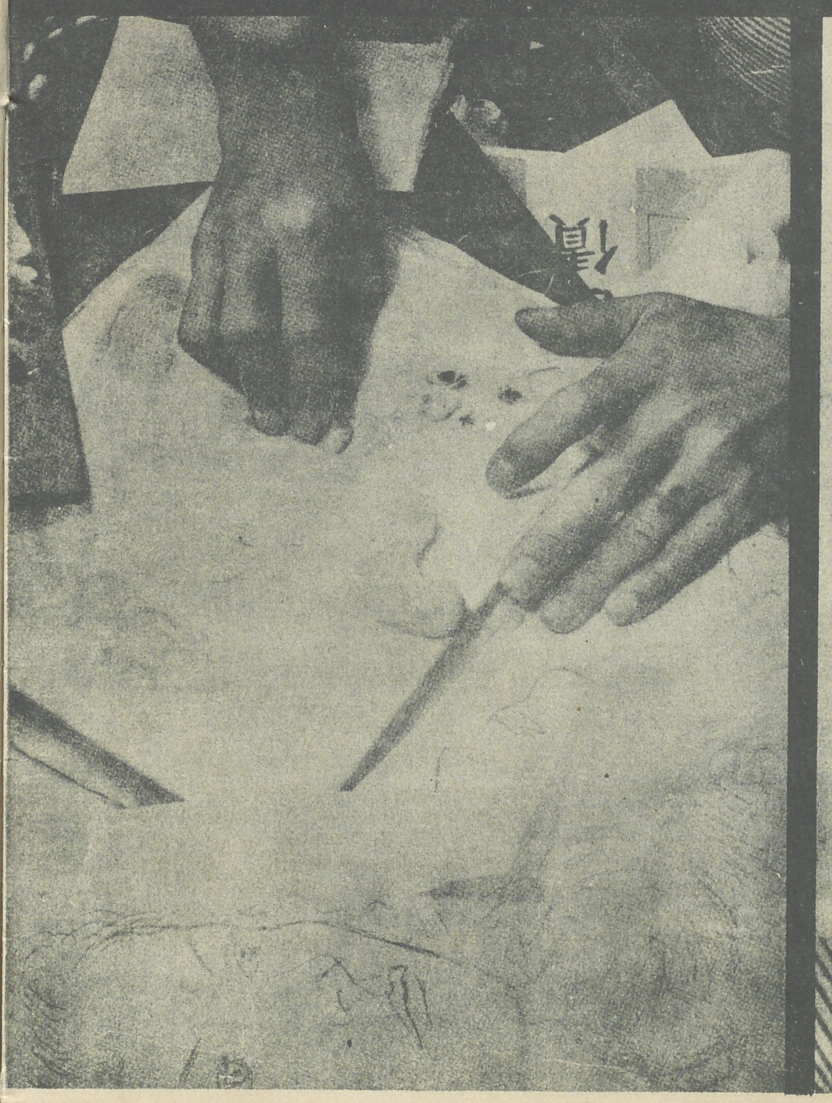
Voyez cette toile célèbre : chaque objet est à sa place, il n'y manque rien, fût-ce le poinçon du fabricant, peut-être même un grain de poussière ; « une place pour chaque chose et chaque chose à sa place ». Sagement, le réveil au centre qui marque en chiffres romains exactement 3 h. 38, et 8 heures l'aiguille de la sonnerie ; à gauche, la lampe bleue qui n'a plus que pour une heure de pétrole ; pour les pelotes de laine, le panier de vannerie tressée à quatre brins — je les ai comptés — et à droite, un gros verre de cuisine, une poupée de carton et une pipe de terre dans un pot à décor de domino. Au mur, trois assiettes de vieux Strasbourg donnent une assise au mur ; elles sont très exactement montées sur des supports de fil de fer dont deux sont tordus en double et le troisième en un simple crochet. La nappe à carreaux rouges est tissée fil à fil (l'ourlet est mal fait, il faudra le faire arranger par la couturière). Une paire de sabots et un parapluie remplissent les vides.

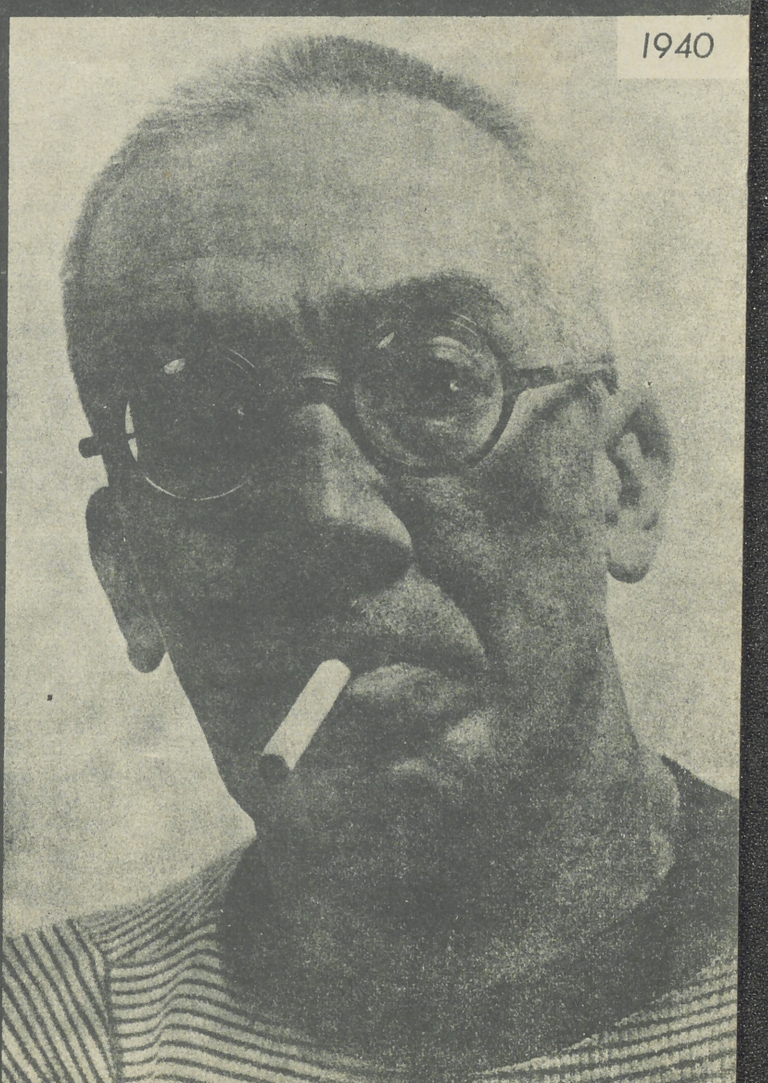
L'heureux possesseur de cette toile est sûr de meubler d'un seul coup un coin de son appartement : seulement il aura de temps en temps la tentation de remplir ou d'essuyer la lampe à pétrole, de retourner les assiettes pour en vérifier la marque (et il n'est pas sûr qu'elle n'y soit pas) de faire laver la nappe ou de fumer la pipe, et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques







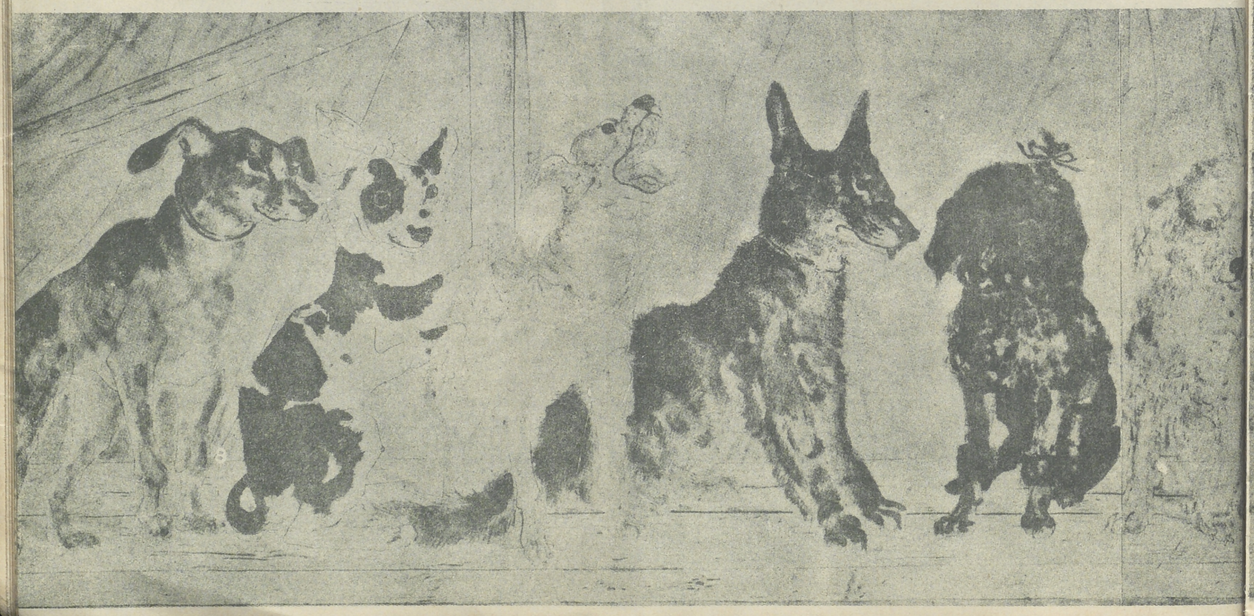


Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Femme.

Les chiens savants.





Mon intérieur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques







TROIS ÉPOQUES :

Paysage
SESSHU (1420-1506).

Portrait
FOUJITA (1926).

Bouquet
à l'arrosoir
FOUJITA (1940).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

surtout de disposer ces objets selon un ordre à sa convenance qui fasse un peu moins plat.

Cette composition est stupide et cependant, elle est attirante. Pourquoi ?

A propos de Foujita, on a prononcé le mot de trompe-l'œil. Il est certain qu'il y a quelque chose d'exact dans ce qualificatif. Le bois des caisses qu'il reproduit, c'est du bois, c'est même du bois de caisse ; sa lampe est grasse et sent le pétrole ; j'ai envie d'ouvrir et feuilleter son carton à dessins et de caresser les poils du chat, accessoires indispensables de ses multiples portraits. Tous ces objets peints ont la densité de la matière dont le modèle est fait : porcelaine, verre ou faïence, bois ou tissu, papier, poils ou chairs, liquides ou solides, ils sont sur la toile exactement ce qu'ils sont dans la nature, avec le souci évident de les avoir rendus dans leur précision avec leur poids, leur poli, leur odeur, sensibles aux cinq sens vulgaires de l'homme et sans aucune interprétation.

Et cependant à ce peintre précis de la matière, le mot de trompe-l'œil n'est pas applicable à cause de cette atmosphère dont il sait empreindre ses œuvres. Et cette atmosphère, cette ambiance dont il est le maître créateur, c'est là vraiment le talent, tout le talent de Foujita.

Regardons-le travailler. Sa main nous livre le secret de cette atmosphère.

Et sa main d'abord. Une main petite, probe, carrée, de bon travailleur manuel et réaliste, pas très fine comme nous en connaissons à certains Japonais distingués. A l'annulaire, et au poignet, la surprise d'un tatouage de bague et de bracelet montre, qui fait « marin en bordée ». Un mont de Vénus très développé de sensuel. Et c'est bien en sensuel qu'il travaille, modelant ses lavis du bout des doigts comme s'il les caressait.

Sur la toile tendue, glacée, vitrifiée en surface de cette préparation qui est son secret, c'est une tête de chat qui naît sous nos yeux : un sujet qui lui est favori, un sujet qu'il porte en lui comme une âme animale dont sa forme humaine ne se serait pas tout à fait détachée.

D'abord d'un pinceau de martre, souple et effilé, le poignet bien posé, les yeux, motif central ; deux taches noires, à l'encre de Chine, éclairées d'un reflet du ciel ; ils vous regardent déjà d'un air interrogatif : « Est-ce un ami ou un ennemi ? » Puis négligeant délibérément toute forme, le détail indispensable, caractéristique, d'une touffe de poils au front et au coin de l'œil. Tout y est déjà ; l'artiste pourrait presque s'arrêter là ; personne ne s'y tromperait plus ; mais ce ne serait qu'un joli dessin, et ce n'est que maintenant que commence le travail qui en fait un Foujita. Laissant pinceau et lavis, tout l'attirail classique, négligeant même de pousser davantage les contours de son dessin, Foujita presse du bout de ses doigts un peu de coton, sali d'encre de Chine, et le promène délibérément autour de son sujet, couvrant d'un ponçage en grisaille l'esquisse voisine pourtant délicieuse d'une figure de femme dont il ne reste bientôt plus que les yeux clairs.

C'est ce ponçage, ici léger, là plus chargé de matières qui donne aux lavis de Foujita leur atmosphère si particulière : tout autour du motif, ici un chat, ailleurs une figure, une assiette ou un verre, il laisse subsister en réserve une bande vierge, en sorte que le ponçage apparaît comme une émanation, une prolongation subtile en l'air des sujets parfois les plus terre à terre ; ce n'est pas une ombre portée, non, c'est la matérialisation de ces ondes invisibles au commun des mortels qui semblent émaner de toutes choses et qu'il faut une nature sensible pour saisir. Foujita est le peintre de cette ambiance, le peintre sensuel des impressions émotives.

Cette volupté que nous discernons dans ses mains il l'a mise dans ses tableaux. Peu importe le sujet, Foujita n'est pas un paysagiste, c'est un peintre d'intimité, le peintre du coin favori. Cette volupté, ce goût qu'il a pour la matière qui l'inspire, ils courent sur la toile ; le pinceau, le frottis, le lavis, c'est une caresse d'artiste sur le tissu préparé, lisse, tendre, satiné comme une peau. Peintre de natures mortes où la figure de l'artiste n'est qu'un à-propos, peintre de la fourrure légère de ses chats, peintre de chairs où la femme ou l'enfant n'est aussi qu'un prétexte, ses sujets n'ont pas de raison d'être en eux-mêmes.

Ses personnages portent des masques, rien ne reflète leur âme : les figures restent impavides ; aucun signe d'intelligence dans les yeux ouverts de ses femmes, aucune expression, aucun sentiment dans leurs traits figés. Ils sont auprès les uns des autres, stupidement alignés comme ailleurs de quelconques objets, bêtes de chair ici comme ses chiens sont bêtes de poils ou ses assiettes, faïence ou porcelaine. Ils sont là, œuvre précise dans le détail de leur matière et c'est tout ce que Foujita nous en donne. Mais ce qu'il veut, c'est que nous qui regardons son œuvre, nous fassions en arrière le même trajet qu'il a accompli pour la tracer et que devant les ombres de la peau, le duvet soyeux de ses chats, les matières inertes de ses tableaux, faïence lisse, verre gluant de pétrole, rugosité du bois, granulosité du tissu frais repassé, nous retrouvions rien qu'en les regardant, les sentiments tactiles qui l'ont ému devant le modèle.

Art de suggestion où chacun met ce qu'il lui plaît, ce qui le conduit au gré de sa fantaisie bien au delà des limites géométriques de la toile peinte.

Il paraîtrait tout de même surprenant qu'à propos de peinture nous puissions parler de tous les éléments constitutifs d'une œuvre et pas de couleurs justement. C'est que — et en cela, Foujita demeure très Japonais — la couleur paraît bien l'accessoire, et par voie de conséquence l'art du volume. Lorsqu'il n'emploie pas l'encre de Chine ou un lavis de sépia, ses tons demeurent lavés dans des nuances pastels de ciels d'aurore après la pluie. Ils sont posés à plat en tons purs, sans mélange et sans modelé. Procédé japonais que Foujita se plaît à perpétuer et qui dans la musique romantique des couleurs de l'Ecole de Paris chante en majeur un récitatif un peu monotone qui surprend par sa simplicité.

Procédé japonais ? Mais est-il rien dans son œuvre qui n'embaume encore le parfum de son pays ?

Cette exaltation du détail jusqu'à hurler la vérité, cette suggestion voluptueuse de la matière et de l'ambiance, cette manière de littérature qui consiste à convier l'amateur à chercher l'interprétation du sujet hors du cadre, n'est-ce pas celles que nous trouvons au cours de dix siècles de peinture sur soie et sur papier ?

En fait, le grand sacrifice de Foujita, celui qui le classe au Japon parmi les peintres d'inspiration

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

occidentale, c'est l'abandon qu'il fit dès l'abord des lois traditionnelles de la mise en page et de la perspective perpendiculaire. Sans que l'on puisse dire qu'il ait réussi dans l'art de la composition picturale, nous l'avons vu, ni dans le jeu des règles de la perspective horizontale dont il s'est en quelque sorte affranchi par la nature même de ses motifs, ce sont là des méthodes nouvelles, qui le classent. Pour tout le reste, Foujita demeure imprégné du magnifique passé d'art de son pays et de sa culture.

Mais il y a un autre Foujita.

Un autre Foujita que la France a peu ou mal connu. C'est le peintre en pleine pâte dont il n'existe que de rares toiles. Ce sont celles-là, m'a-t-il semblé, de ces essais « à la manière de » qui ont pu faire dire que Foujita avait été influencé par des artistes comme Matisse ou le douanier Rousseau. Essais louables qui, à dire mon sentiment, n'auraient rien fait pour la gloire de Foujita s'ils n'avaient été soutenus de ses lavis. Mais ce sont ces essais qui avaient été la raison d'être de l'expatriation de Foujita.

Cependant les dernières revues d'art nous présentent des œuvres de Foujita d'une facture tout à fait imprévue.

Je ne puis en juger que par des reproductions japonaises d'œuvres datées de 1940 et 1941 ; du Foujita retour de France. Ce sont des huiles, des huiles épaisses au trait de pinceau nerveux, d'un large travail, des recherches de tons simples, nuancés des bleus aux verts, des huiles où je sens l'influence d'un Cézanne ou d'un Van Gogh, sans plus trace de cette technique, ce métier, ces procédés, cette minutie qui avaient fait la célébrité de Foujita. Vraiment quelque chose de tout à fait nouveau.

D'ailleurs, depuis qu'il est rentré au Japon, Foujita s'est fait couper les cheveux et modeler une tête d'Américain. Il occupe une place de premier plan parmi les membres de la Société Nikakai, consacrée aux peintres à l'huile.

Faut-il, au retour de France, sous le ciel du Soleil Levant, espérer une œuvre toute nouvelle où se cristalliseraient vingt années d'ambiance parisienne ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



① ② ③ ④

MŒURS ET COUTUMES DU VIÊT-NAM

LA MORT DE M. THINH

par A. L. BOUCHET

(*Bois gravés de Manh-Quynh.*)

Ong cuu Thinh, M. le Neuvième (1) Thinh est mort. C'est hier, à la pointe du jour, au moment où aux postes de veille, le gong résonnait, annonçant la fin des rondes de nuit, que M. Thinh, malgré les soins qui lui furent prodigués par M. le médicastre Chân (ông lang Chân) qu'on était allé quérir au chef-lieu, rendit le dernier soupir.

Alors, tandis que dans la maison, Mme la Neuvième et ses deux filles éclatent en sanglots, poussent des cris à fendre l'âme, que Minh (son fils) et son beau-frère procèdent aux préparatifs prévus pour l'ensevelissement, au dehors, au temple du Génie protecteur du village, le crieur public, à coups redoublés et dans le rythme prévu par la coutume, annonce le décès aux habitants de la communauté.

Il a été victime d'un mauvais vent, disent les vieilles commères. En réalité M. Thinh avait attrapé un chaud et froid. Après une journée passée à labourer un coin de rizière au lieu dit « le pied de l'ermite », il avait été surpris par un violent orage et depuis, malgré les médicaments pris, il n'avait pu faire tomber la fièvre qui le minait.

Avant-hier au soir (12e jour du quatrième mois) tout espoir était perdu. Hier matin, à la fin de la cinquième veille, à l'heure dân, il rendait le dernier soupir.

... Le voilà maintenant qui repose inerte sur son lit de camp. On lui a fermé doucement les yeux, on lui a recouvert le visage d'une mince feuille de papier de soie, on lui a fait sa toilette et par-dessus ses plus beaux habits on a placé un vêtement de cotonnade blanche, signe de deuil.

... Dans un instant, enveloppé dans une fine natte, on l'étendra dans son cercueil laqué rouge et or qui depuis plusieurs années déjà attendait dans un coin de la travée centrale l'heure d'être utilisé.

.....

... Sur une estrade montée rapidement, le cercueil repose. Les obsèques n'auront lieu que dans une dizaine de jours et au jour faste indiqué par le calendrier.

On ne peut aller plus vite. M. Thinh n'a-t-il pas un grade dans le mandarinat ? Et son fils, notre brave Minh, n'est-il pas, de par ses titres universitaires, le premier du village ?

Il est donc absolument indispensable de permettre à tous les parents, amis et con-

(1) Neuvième, c'est-à-dire titulaire d'un grade de mandarinat 9e classe.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



naissances, même à des inconnus, de venir saluer le cercueil, présenter leurs condoléances à Mme Thinh et à ses enfants et participer aux banquets.

Car on va manger, on va boire, on va mâcher force chiques de bétel, tout en rappelant les vertus de celui qui vient de disparaître ou en parlant de choses et d'autres.

Que voulez-vous : noblesse oblige. On vendra un, deux, trois arpents de rizières, on contractera de lourdes dettes, mais la coutume est là, exigeante, autoritaire, qui veut qu'on reçoive des jours durant tout le village à boire et à manger ; ainsi on dira que Mme Thinh a été une épouse fidèle et Minh un fils imprégné jusqu'au bout des ongles (qu'il porte très longs comme il est d'usage dans la classe lettrée) de piété filiale.

Ah ! ces dépenses effrayantes qui jettent dans la misère des familles entières depuis des millénaires ! On les critique à voix basse mais... la coutume est là... et c'est elle qui, jusqu'ici, est restée victorieuse !

Ne pas s'y conformer c'est perdre la face, c'est être mis en marge de la société, c'est être un renégat, c'est commettre un crime envers la communauté.

Ecoutez le philosophe Meti, contemporain de Confucius, qui vivait donc cinq siècles avant notre ère. Il n'était pas l'adepte de Laotseu puisqu'il préconisait l'activité, ni l'élève de Confucius puisqu'il était avant tout utilitaire.

Ecoutez-le : « A quoi bon ces coutumes surannées qui veulent qu'on détruise tout ce qui a appartenu au défunt ; qu'on se lamente et qu'on pleure sans retenue ; qu'on s'affuble de vêtements usés ; que durant trois années on dorme sur une motte de terre ; qu'on recherche la souffrance de la faim et du froid ! »

Ecoutez-le encore : « Un deuil prolongé n'est-ce pas empêcher le prince de gouverner ? le laboureur de labourer ? la femme de tisser ? N'est-ce pas finalement aboutir au désordre dans les classes élevées, à l'inertie décevante dans les classes du peuple ? Enfouir des richesses dans la terre, n'est-ce pas entraîner des pertes pour la société ? Exiger un deuil prolongé n'est-ce pas entraver la reconstruction du patrimoine ? Exiger des abstinences trop rigoureuses, n'est-ce pas hâter la mort ? Faire qu'on puisse mourir sans postérité ? »

Et il concluait ainsi : « Allons ! Qu'à l'avenir les cercueils n'aient plus que trois pouces d'épaisseur ; que trois vêtements seulement recouvrent le corps du défunt ; que la fosse ait juste la profondeur voulue et le tertre qui la surmontera la hauteur suffisante pour marquer l'emplacement et que les pleurs qu'on verse soient décents. Agir ainsi serait-ce oublier ceux qui ne sont plus ?... »

.....

Ces paroles pouvaient être belles, nobles, elles n'étaient cependant que bulles de savon qui crèvent au moindre souffle.

.....

Les croque-morts s'amènent nombreux, tels des nécrophores, à la demeure que la mort vient de visiter, mais les habitants du village arrivent, eux, encore plus nombreux, car on va avoir là une belle occasion de manger, de boire, de chiquer, de parader.

Voici M. l'ancien maire... Voici le Noble monsieur qui signe le premier... et voici son second, celui qui signe après lui... Voici M. le Boiteux.. M. l'Obèse..., que sais-je encore ?...

.....

... Donc, M. Thinh est mort, c'est aujourd'hui le jour des obsèques. Durant les dix jours qui viennent de s'écouler, la maison a été encombrée de visiteurs ; on a, comme on dit dans le pays, « gia no miêng », payé les dettes de bouche. Mme Thinh est au bout de ses forces et son fils Minh est exténué.

... Le bonze vient d'arriver. L'endroit choisi par le géomancien (dia-ly) pour le creusement de la fosse et son orientation est un coin de rizière assez loin. Il faudra sans exagération quatre heures de marche pour s'y rendre.

Le signal du départ est donné par le maître de cérémonies qui martèle de coups secs ou répétés un petit tambourin dit cai thanh-la. De solides gaillards vêtus de costumes de deuil — ils sont au nombre de seize — prennent les branches du catafalque sur lequel repose le cercueil, et lentement, très lentement, élèvent jusqu'à hauteur de leur tête cette masse imposante qui doit toujours être maintenue horizontale, ne pencher ni à droite ni à gauche.

... C'est fait ; le catafalque repose sur les épaules de seize solides gars. Lentement le voilà qui marche ; on dirait un monstre armé de dizaines de bras, de dizaines de pattes ; masse lourde, difficile à mettre en mouvement. Et sur son petit tambourin le maître de cérémonies continue à frapper coups secs, coups précipités, indiquant aux porteurs les mouvements qu'ils doivent faire.

Au moment où il allait franchir la grande porte, Mme Thinh — ainsi le veulent les rites —, s'est précipitée par terre, à plat ventre, en femme qui fut toujours un modèle de vertu.

.....

... Afin de mieux voir le long cortège se dérouler en zigzaguant à travers les rizières, allons rapidement en prenant un chemin de traverse, nous blottir près du mirador du deuxième poste de veille ; nous pourrons ainsi contempler à notre aise le convoi funèbre sans être importunés.

Voici d'abord le bonze en grand costume de cérémonie.

Derrière lui marchent deux hommes porteurs de boucliers sur lesquels on peut lire le caractère « luc ». Puis une grande banderole qui traverse la chaussée et qu'on appelle « thê-ky » ; elle est ornée de deux grosses lanternes rondes sur lesquelles on a inscrit le nom du défunt et son âge (*fig. 1 et 2*).

Voici un grand écriteau fixé sur un cadre de bambou porté par quatre hommes. C'est ce qu'on appelle le « minh-tinh ». On y a inscrit encore le nom du défunt, son âge, mais on y a ajouté en plus le rang qu'il occupait dans la commune et le nom de son village natal (*fig. 3*).

Et voici toute une armée d'enfants brandissant des banderoles blanches faites de soie ou de cotonnades sur lesquelles des mains amies ont écrit des sentences rappelant les innombrables vertus du défunt. Sentences décorées de gros caractères, sentences recouvertes de petits caractères tout contournés, tracés d'un pinceau rapide et léger (*fig. 4*).

Que de banderoles ! Que de panneaux ! Que de sentences ! Comme M. Thinh laisse de regrets !

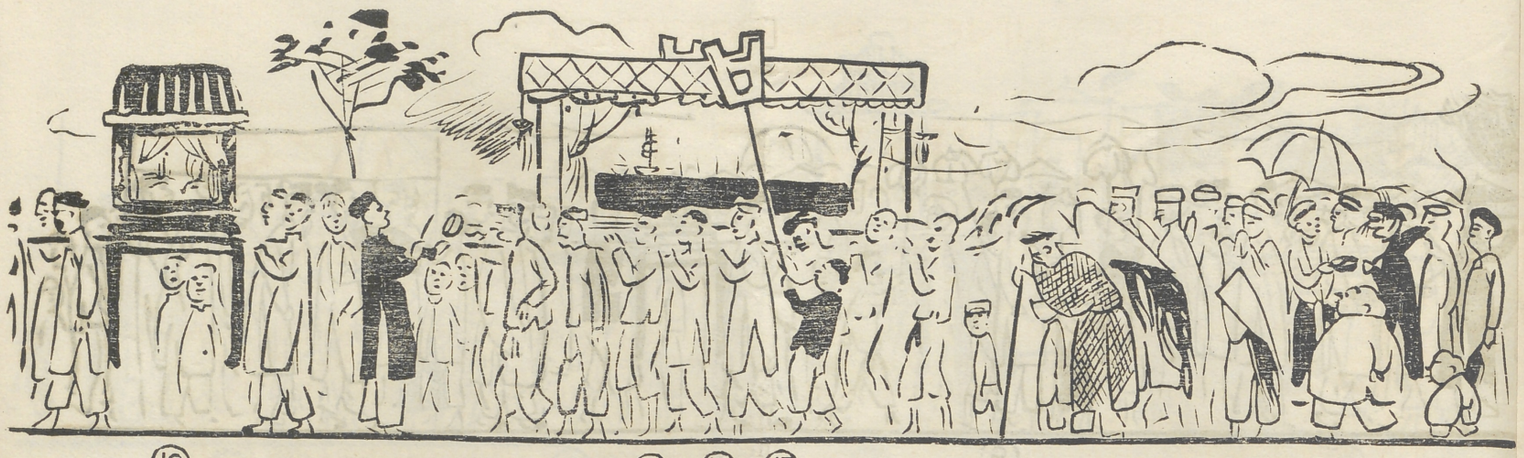
Et tandis que le cortège se déroule avec une lenteur désespérante, des serviteurs de Mme Thinh distribuent aux uns et aux autres des chiques de bétel alors que d'autres jettent à profusion sur le sol barres d'argent, barres d'or... toutes en papier, mais qui ont le pouvoir de détourner les mauvais esprits. Ainsi sans à-coup, M. Thinh gagnera sa dernière demeure.

Le cortège, qui s'est arrêté un instant pour permettre aux porteurs du catafalque de se reposer, reprend sa marche.

... Voici une table à offrandes supportant un brûle-parfums, des chandeliers, deux vases de fleurs (*fig. 5*).

Voici sur cette autre table toute une nature en miniature (*fig. 6*).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



(10) (11) (12) (13)

Et sur celle-ci une maison en réduction contenant tout un mobilier en souvenir de cette demeure que M. Thinh vient de quitter pour toujours (*fig. 7*).

... Encore des panneaux ! encore une table à offrandes chargée, celle-ci, de victuailles, un petit porc rôti, un canard, un coq (*fig. 8*).

Un groupe de musiciens : les uns jouant du violon, les autres pinçant de la guitare, ceux-ci soufflant dans des flûtes, ceux-là frappant sur des tambourins ou faisant claquer des castagnettes.

Suivent des porteurs de lanternes représentant les cinq fruits rituels : pomme-cannelle, citron, main-de-bouddha, grenade, pastèque, orange (*fig. 9*).

Regardez sur cette petite table cet animal fabuleux, c'est une licorne faite uniquement avec des fruits. D'ordinaire à côté de cet animal on voit une belle embarcation avec tous ses rameurs. Dans cet enterrement nous ne la verrons pas.

Une tente, et sous cette tente, en habits de deuil, les notables du village.

Enfin voici le char de l'âme linh-xa (*fig. 10*), appelé ainsi parce que sous cet abri splendidement décoré repose une tablette recouverte d'un morceau de toile blanche qui revêt aux yeux de tous un caractère sacré. C'est, en effet, ce morceau de toile qui a recueilli le dernier souffle de M. Thinh. Ainsi l'âme du défunt pénètrera dans la tablette. Celle-ci n'est donc plus un morceau de bois inerte ; elle possède un souffle de vie et quand on s'adressera à elle aux jours anniversaires on aura bien devant soi un objet sacré. Les cérémonies adressées aux ancêtres ont donc bien un caractère religieux, il s'agit bien d'un culte.

Voici la fin du cortège ; des musiciens jouant des airs plaintifs précèdent l'imposant catafalque surmonté d'une carcasse de bambous tressés recouverts de papiers peints de diverses couleurs. A l'intérieur, le cercueil sur lequel on a placé un bol de riz cuit, un œuf cuit et deux flambeaux allumés (*fig. 11 et 12*).

... Et voici, plié en deux, s'appuyant des deux mains sur son bâton de deuil fait d'une branche de bambou, notre Minh. Il est méconnaissable. Ses cheveux d'ordinaire roulés en chignon, tombent lamentablement autour de son visage inondé de larmes. Son turban de crépon noir a été remplacé par un cercle de paille. Il est tout vêtu de blanc et ses vêtements faits de toile grossière sont effilochés. Sur les reins, une ceinture faite de fibres de bananiers.

Derrière lui, sous une tente, le reste de la famille et les parents les plus proches.

.....

Nous voici arrivés. Au pied du cercueil, Minh s'est agenouillé et a reçu la tablette de son père. Aux quatre coins de la fosse on a fiché en terre des lanternes qui chasseront les mauvais esprits (*fig. 13*).

On a remercié les invités et maintenant, sous la garde de Minh, le char de l'âme retourne à la maison... La tablette de M. Thinh va prendre place sur l'autel des ancêtres et comme on ne peut placer que les tablettes de cinq générations, la tablette de l'ancêtre le plus ancien a été retirée pour être enterrée comme l'indique le livre des Rites.

.....

(*Au Cœur des Rites et des Traditions.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PROVINCES D'INDOCHINE

LA PROVINCE DE PAKSÉ

par Claude PERRENS

La province de Bassac porte son nom comme un symbole : celui d'un héritage. Aussi l'a-t-on familièrement rebaptisée province de Paksé, nom de son chef-lieu actuel.

Paksé signifie : embouchure de rivière ; la ville bâtie au confluent de la Sédone et du Mékong s'appelle en réalité : Pak-sé-Done (embouchure de la rivière (sé) Done) ; elle devait primitivement emprunter le nom de son inventeur : « Mahé-ville » ; mais elle conserva finalement un vocable laotien et il est devenu d'usage courant de parler de la province de Paksé.

Il y eut successivement trois royaumes de Bassac : les Chams fondèrent 400 ans av. J.-C. le premier royaume du Cham-Passak. Aux Chams succédèrent au VIIe siècle les Khmers qui édifièrent au pied de la montagne qui domine Bassac le temple de Vat-Phu dont les vestiges subsistent. A partir du XIIIe siècle, les Laotiens s'infiltrèrent peu à peu dans le bassin du Mékong, utilisant les cours d'eau, répandant jusqu'à Attopeu leurs mœurs et leur langue ; ils fondèrent à Champassak une seconde vice-royauté relevant du roi de Vientiane.

Au XIXe siècle, les Laotiens luttèrent contre la poussée siamoise ; les nouveaux occupants installèrent pour la troisième fois une royauté à Bassac, qu'ils rattachèrent à la cour de Bangkok, tandis qu'un gouverneur était nommé à Attopeu.

Les Missions françaises d'exploration — Doudart de Lagrée, dont un pic aux environs de Fiafay porte le nom, Reinach, Marmand, Pavie — précédèrent l'occupation de la rive gauche du Mékong, réalisée peu à peu par la France entre 1860 et 1893. Nos officiers se fixèrent à Không et à Ban Mouang, face à Bassac, où résidait le roi. La province de Bassac, fut, en 1895, confiée à la gestion de M. de Reinach, premier Commissaire du Gouvernement, tandis que le Commandant supérieur du Bas-Laos, le chef de bataillon Tournier, tenait garnison à Không. De 1905 à 1941, le territoire de Bassac-Phonethong fut rattaché à la province du même nom, dont le chef-lieu fut transféré de Ban Mouang à Paksé.

La province de Bassac constitue l'antichambre du Laos : des chutes de Phaphèng à celles de Kemmarat, le long des rivières qui la baignent — Mékong, Sémoune, Sédone, Sékamane — s'étendent dans des jardins de verdure d'importants groupements de Laotiens — 70.000 âmes environ, 60 % de la population — qui puisent dans la fuite de ces eaux tour à tour limoneuses et limpides, leurs raisons de vivre, leur poésie, leurs traditions faites de culture bouddhique, de force sereine et de confiance dans la Fédération indochinoise. Province harmonieuse : les silhouette des montagnes — dont la plus élevée, le Phu Bassac, atteint 1.403 mètres — servent d'écrin aux cultures des Laotiens et à l'alternance des riches forêts denses et des sèches et ingrates forêts clairières ; la plaine d'Attopeu constitue à elle seule un pays que bornent l'horizon de la Cordillère annamitique et les contreforts puissants du plateau des Bolovèns qui le verrouillent vers le sud. Le Mékong ne quitte pas sans regret cette région accueillante et sereine : il s'éparpille, enserrant dans ses bras quatre mille îles (dit-on) qui ralentissent sa course finale ; il exhale son désespoir dans les chutes aux noms sonores de Salaphe, de Phaphèng et de Sompamit.

Dans un pays aussi bien desservi par des voies de transport naturelles, il était normal que les habitants fixent leur habitat le long des cours d'eau : le Laotien construit et dirige avec habilité des pirogues, mais les seuils nombreux qui barrent les rivières rendent la navigation difficile et la limitent à quelques biefs. L'Administration organise un transport fluvial régulier de passagers et de marchandises sur le Mékong entre Kinak et Paksé, aux basses eaux, et au delà, jusqu'à Savannakhèt, aux hautes eaux ; prenant comme points de repère les balises qui jalonnent le fleuve, quatre chaloupes assurent un service hebdomadaire ; petits commerçants, familles se rendant visite, bonzes allant de paroisse en paroisse, fonctionnaires en tournée et le vieux fou inoffensif, drapé d'une robe de bonze et coiffé d'un casque colonial, tout le monde utilise les chaloupes françaises de la S.I.R.A., qui sont extrêmement populaires.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La province de Bassac comporte quatre centres d'intérêt humain ou économique : Paksé, Không, les Bolovèns et Attopeu.

Paksé, ville de 6.000 habitants, centre administratif et commerçant, étend en tous sens des tentacules de paillotes, de boutiques, de terrains plus ou moins vagues ; ville en formation, faite de morceaux rapiécés ; peu à peu les trous de cette tapisserie se comblent en même temps qu'un afflux de 1.500 Chinois et de 2.000 Annamites draine vers cette plaque tournante du Bassac tous les produits des Bolovèns : café, cardamones, ramie, piment, meublent les entrepôts avant d'embarquer sur les chaloupes de la S.I.R.A. ou sur les camions des entreprises françaises Simonpiétri et Lhémerry qui transportent deux fois par semaine, passagers et marchandises, vers Saigon, Saravane et Savannakhèt.

Paksé est également une métropole seconde du bouddhisme : une branche de l'Institut Bouddhique de Phnom-penh y prospère, car la foi est vive au Bassac, qui totalise 151 pagodes desservies par 711 bonzes et 819 bonzillons ; une ronde dorée de bonzes et d'élèves-bonzes peuple les salles de l'Ecole de Pâli où des maîtres renommés enseignent les préceptes éternels au bord des flots calmes de la Sédone.

●

Si les Laotiens se sentent un peu dépaysés dans cette cité vouée avant tout au négoce, par contre ils ont su faire de l'île de Không, au Sud de la Province, le conservatoire de leurs traditions : cette île qui est un miracle de grâce et de charme, où la nature a tenu à se vêtir d'une élégance raffinée, est habitée par 5.000 âmes ; quelques Français y vivent en permanence, absorbés par le pays et y adhérant de tout leur cœur. Toute la subtilité laotienne est enclose dans ce monde de verdure, d'eau et de bien-être ; seuls, des rêveurs savent trouver dans le dédale des villages noyés dans les palmes fraîches, et dans le charme décadent et vieillot des pagodes, le secret du bonheur.

Le clergé bouddhique se partage entre deux sectes concurrentes, mais unies dans leurs prières : la secte Mahanikay — 9 pagodes — qui représente la majorité ; et la secte Tamayut — 7 pagodes — qui impose à ses disciples des règles de vie sévères et à ses religieux une liturgie austère.

Không se repose de son agitation politique passée : résidence d'un Gouverneur siamois, puis d'un Commissaire français, devenue le siège d'une Résidence supérieure, puis d'une Résidence, elle déchut du rang de Délégation à celui d'un simple poste ; ces divers avatars n'ont en rien modifié la structure sociale, religieuse et purement laotienne de cette île. Depuis quelques années, Không est devenu un pôle artistique ; ses pagodes méritent par la finesse de leurs bois sculptés, par leur architecture mièvre mais caractéristique, par le décor traditionnel dont elles s'entourent — reflet d'une époque périmée et harmonieuse — de retenir l'attention des artistes ; un Atelier artisanal, dirigé par un peintre français, M. Marc Leguay, convie quarante petits Laotiens à élaborer des œuvres en argent, en bois et en laque qu'ils conçoivent spontanément et qu'ils réalisent avec goût et avec une souple aisance. A proximité, des jeunes filles s'efforcent de maintenir la tradition du tissage et d'en rénover la technique par la confection de tissus d'ameublement.

●

Le contraste est vif entre la chaude vallée du Mékong, où les habitants sont absorbés par une tâche séculaire, et le plateau des Bolovèns : le voyageur, saisi par la fraîcheur subite, ne peut manquer de s'intéresser à l'effort tenace de la colonisation française et annamite, aux prises avec le rude problème du café, à la solution duquel un millier de Khas apportent également leur contribution.

Une bonne route, comme un tapis roulant — elle a exactement 50 kilomètres de Paksé à Paksong —, mène en trois quarts d'heure des rives du Mékong à 1.200 mètres d'altitude. Paksong, siège d'une Délégation, est constitué par une petite agglomération franco (55 Européens) -sino (85 Chinois) -annamite (1.500 Annmites) qui s'accroît de jour en jour. Ayant délibérément rejeté ses toits de tôle ondulée, Paksong commence à jouer son rôle social de station d'altitude ; l'« Auberge du Pirate » et le « Relais des Bolovèns » accueillent les amateurs de fraîcheur, l'été, de froid sec d'hiver, de calme, de chasse et de promenades à éléphant. Le climat incite à l'action ; une série de compartiments et de rustiques mais agréables chalets de bois sont ceinturés de rivières aux eaux claires et gaies, de forêts coupées par de vastes clairières herbeuses et surtout de caféiers, d'innombrables rangées de caféiers ; 100 planteurs (73 Français, 7 Annamites et 20 Laotiens) apportent à cette culture leur foi, des soins minutieux et une volonté de réussir qui sont dans la ligne des meilleures traditions paysannes de France ; groupés en Société Coopérative, ils emploient sur 105 concessions représentant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



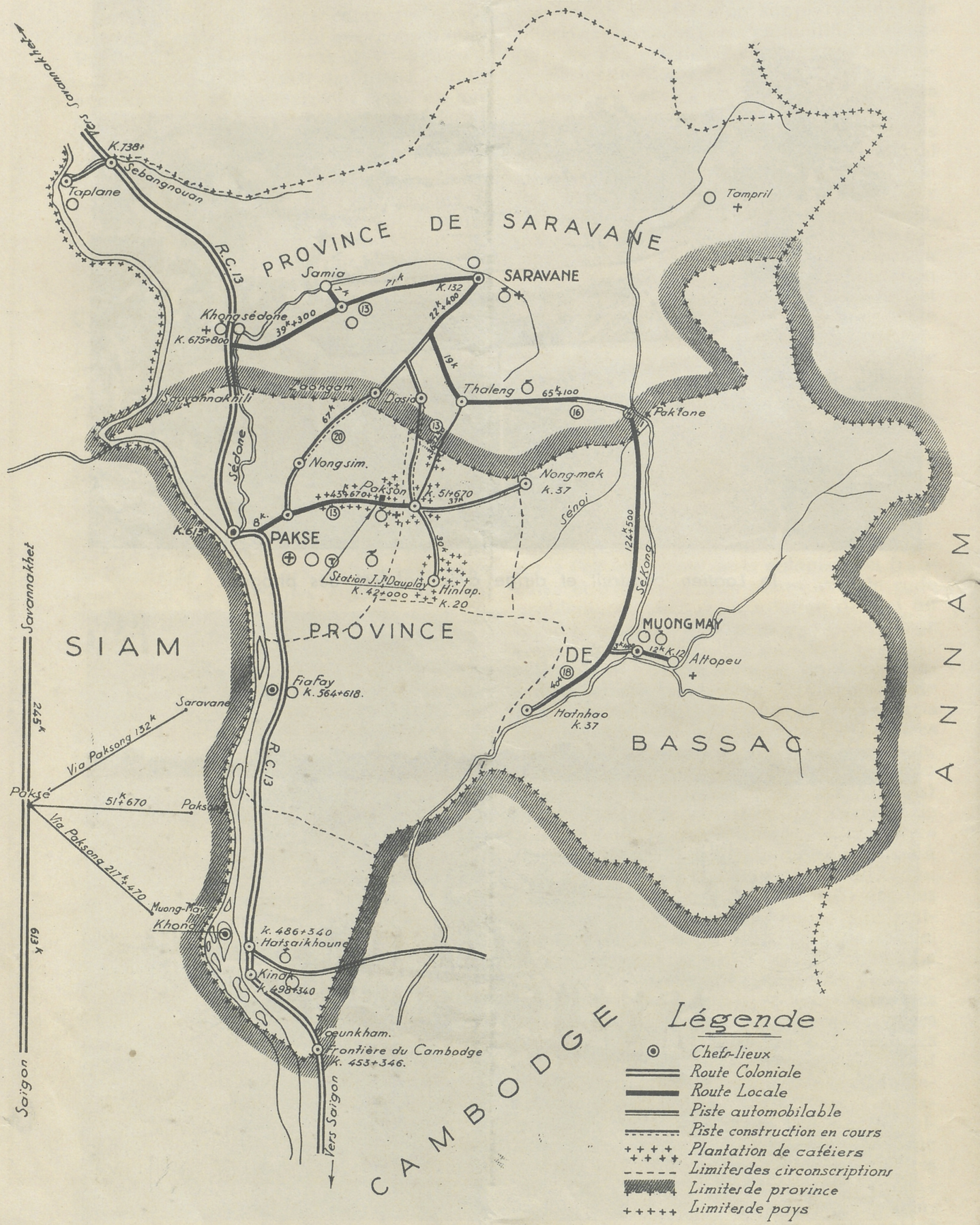
... le Laotien construit et dirige avec habileté des pirogues.



Photos J. LHUISSIER

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PROVINCES DE BASSAC ET DE SARAVANE



Légende

- Chefs-lieux
- Route Coloniale
- Route Locale
- Piste automobilable
- Piste construction en cours
- Plantation de caféiers
- Limites des circonscriptions
- Limites de province
- Limites de pays

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photo
J. LHUISSIER

Les pagodes de Không méritent par la finesse de leurs bois sculptés, par leur architecture mièvre mais caractéristique, par le décor traditionnel dont elles s'entourent — reflet d'une époque périmée et harmonieuse — de retenir l'attention des artistes...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

4.656 hectares, 1.300 coolies (910 Tonkinois et 312 Annamites), dont certains s'attachent définitivement à ce pays de fertiles terres rouges.

Le café, qui constitue la culture la plus caractéristique du plateau, s'accompagne de celle, délicate, et d'un bel avenir, du quinquina ; le plateau comporte également de vastes savanes particulièrement propres à un élevage intensif. Deux services locaux installés sur place, le Service de l'Agriculture et le Service Vétérinaire, veillent au développement rationnel et méthodique du plateau.

On rencontre un peu partout aux Bolovèns des êtres calmes, lents, au teint cuivré, vêtus à la laotienne, généralement préoccupés ; ce sont les Khas qui supputent le cours du café et les chances de vente de leur récolte ; les Khas ont été les premiers à tenter aux Bolovèns l'expérience du café ; leur succès fut rapide ; la plupart sont groupés en Coopérative Agricole, sous l'égide de l'O.I.C.A.M. ; ils confient leur récolte à une usine de déparchage et de séchage qui se charge de l'écoulement d'un café de qualité, préparé avec toute la technicité désirable.

●

Au delà de ce monde d'affaires, s'ouvre celui du silence : les falaises des Bolovèns s'abîment soudainement dans la plaine d'Attopeu, dont la forêt clairière moutonne à l'horizon, encadrée par des contreforts montagneux, habitat des Moïs ; ils sont environ 25.000, subdivisés en 13 tribus (Lovès, Oïs, Nha-Neunes, Salangs, etc...). Attopeu est le siège d'une Délégation, rattachée à la Résidence de Paksé, mais elle forme à elle seule un tout administratif. Les Laotiens — 8.000 environ — habitent les vallées de la Sékong et de la Sékamane ; tandis que les Moïs se partagent la montagne en tranches géographiques régulières où pénètre peu à peu le contrôle du Gouvernement, représenté depuis vingt-cinq ans avec continuité, autorité, succès par M. Charles Fendler.

Les Moïs demandent à la plaine riz et sel ; ils offrent en échange des étoffes aux tons chauds et les produits forestiers ; ils parlent généralement laotien, langue véhicule, mais chaque tribu a son dialecte propre ; hommes et femmes, dans leur quasi-nudité, sont beaux, musclés, athlétiques : ils vivent en marge du monde, dans 249 villages que leurs totems, leur mentalité primitive, leurs mœurs rudes et leur austère simplicité protègent des atteintes de la vie contemporaine. Pourtant ils payent l'impôt et exécutent les travaux qui leur sont demandés avec ponctualité. Le monde d'Attopeu est un cercle fermé : comme dans ces villages où les habitations sont encloses dans une parfaite symétrie ronde, chacun n'a de regard que pour le centre de la vie sociale imbue de magie, à laquelle président de puissants génies.

●

Pami les services qui se partagent la tâche d'animer le pays, l'enseignement a choisi un moyen d'expression original en s'installant au village même ou à la pagode ; avoir sous un masque d'indifférence un esprit délié, apprendre à lire, pouvoir s'y retrouver dans l'arabesque de l'écriture laotienne, savoir chanter aussi, participer de loin, prudemment, à la vie moderne, par le truchement de la langue française, sont des buts chers à tous les enfants du Bassac : l'enseignement est allé au-devant de leurs désirs en ajoutant aux 9 écoles élémentaires officielles (412 élèves), 20 écoles de villages (417 élèves) dirigées par des maîtres qui ont reçu une formation spéciale et qui sont la plupart d'excellents moniteurs de jeunesse. Afin d'aller encore plus au vif des traditions villageoises, 82 bonzeries ont été pressenties en vue de l'installation, sous une aile de l'hospitalière pagode, de bancs et de tableaux noirs ; à l'ombre de la chaire à prêcher, les bonzes enseignent à 1.500 enfants les rudiments de leur langue.

Il arrive que les écoles du Bassac tiennent des audiences foraines ; elles se déplacent dans le décor des Moïs (Khas) ; leur mobilité dépend d'un caprice du génie, d'une bouderie subite des chefs ; l'instituteur alors plie bagages et poursuit dans une tribu plus accueillante son évangélisation laïque ; deux écoles mobiles parcourent la Délégation d'Attopeu, consacrant en principe trois mois à chaque village visité. 78 petits cerveaux moïs s'imprègnent ainsi des mystères de l'A, B, C, et des quatre opérations ; quelques-uns persévèrent à Attopeu où les accueille un internat qui est un musée ethnographique vivant : chaque tribu y a construit sa case, réplique exacte de celle du village d'origine ; les poteaux de sacrifice et les sacrifices eux-mêmes n'ont pas été oubliés. Les élèves conservent en classe leur costume de tous les jours, en général fort simple ; farouches, un éclair de malice dans le regard, longs, souples et dociles — jusqu'au jour où, soudain, ils obéiront à un mystérieux appel de la forêt — ils apprennent le laotien, à défaut d'une langue kha

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

commune, et s'imprègnent de notions de français que certains parviennent à parler avec une relative aisance.

A Paksong, il existe également un internat de 20 enfants khas, plus bourgeois, plus habillé, plus banal aussi, à la mesure de la riche clientèle locale.

●

L'Administration de la province de Bassac est confiée à cinq Chao-muongs (Paksé, Paksong, Fiafay, Không, Attopeu) sous la direction, à Paksé, d'un Chao-khouëng. Paksé est également le siège d'une Résidence, d'un tribunal, d'une garnison, qui détache une compagnie à Hatsaikhoune (face à Không), des services d'intérêt social et économique et d'une chrétienté des Missions étrangères.

●

La vie économique du Bassac connaît depuis quelques années un bel essor dû à la mise en valeur du plateau des Bolovèns ; tandis que les plaines se cantonnent dans la production du paddy et que les berges des rivières et les îles de Không fleurissent en tabac et en coton, le plateau se consacre à la culture du café, de la ramie, du ricin, des arachides. Des essais de canne à sucre ont également réussi ; les Khas puisent encore des revenus supplémentaires dans la culture de la cardamone et du piment.

La station expérimentale des Bolovèns créée en 1928, rebaptisée en 1943 Station J.-J.-Dauplay, orchestre cet ensemble d'efforts et donne l'exemple de cultures soignées, rationnelles, confiées aux soins d'ingénieurs agronomes français et indochinois (P. K. 42 de la R. L. n° 13) ; un beau potager-modèle a permis de recueillir 400 kilos de semences qui constitueront sous forme de légumes une excellente propagande ; 5 ha. 50 sont voués à la culture d'un quinquina de belle venue (150.000 plants) qui autorise les plus légitimes espoirs ; il n'est pas jusqu'au blé qui n'ait consenti à donner une récolte de 30 kilos. La main-d'œuvre de la Station sera fournie par un centre rural en voie de création qui comportera une centaine de familles annamites.

●

L'effort français au Bassac se complète d'une Conservation des forêts qui tend à mettre en exploitation de manière méthodique les peuplements nécessaires à la marche des services publics (bois de chauffe des chaloupes ; usine électrique de Paksé, charbon à gazogène, etc...) et à la construction de maisons de bois qui meublent de plus en plus, à la laotienne, la province, faute de matériaux de construction plus robustes ; les Forêts cherchent également à protéger contre rays et feux de brousse les massifs riches en essences de valeur : les habitants sont invités à labourer des rizières au lieu de brûler la forêt, et invités, sinon contraints, à planter des tecks dont les générations futures débiteront les hauts fûts ; le service des Eaux et Forêts travaille pour l'avenir, ce qui constitue un exemple encourageant.

●

Le Service Vétérinaire, qui lutte avec énergie contre les ravages de la peste bovine donne lui aussi aux Bolovèns un bel exemple de confiance dans l'avenir du plateau : bubalins, bovins, équidés, porcins modèles se partagent le vaste domaine de la Station de Nong-Hine où les plus gourmands et les plus difficiles d'entre eux doivent trouver dans les herbages préparés et sélectionnés à leur intention des raisons de croître et de prospérer.

●

Si le commerce chinois, annamite, même hindou, est amplement représenté à Paksé, ainsi que le commerce étranger, par l'active East Asiatic and Cy, les commerçants français ont eu l'habileté de monter des affaires solides, bien gérées, qui font honneur à leur esprit d'initiative ; citons en particulier MM. Troude et Defrance qui, dans des temps difficiles, dirigent des garages et des entreprises de transport ; M. Lagrange, directeur de la Société Electrique du Mékong ; M. Ricau (bois, tabac, café, etc...), la maison Denis Frères, la Compagnie de transports Simonpietri et la société Lhemery-Jodry, qui a monté dans la banlieue de Paksé une usine d'égrenage de coton, de traitement des peaux et une huilerie ; cette entreprise, menée avec intelligence et goût, a été conçue par M. Lhemery, affirmant ainsi la nécessité et la possibilité d'une liaison entre les producteurs du Bassac et les consommateurs de la Fédération indochinoise.

●

Pareil ensemble de ressources et de réalisations dues à des initiatives françaises, justifie l'attention soutenue des pouvoirs publics ; l'économie traditionnelle des masses laotiennes est complétée par le potentiel des terres rouges des Bolovèns, région d'avenir et ce n'est sans doute pas un vain rêve que d'imaginer l'éclosion d'un plus grand Paksong, déjà dessiné sur le papier et piqueté sur le terrain.

Paksé, grand emporium, que complète un important hinterland moï, sera la capitale du Bas-Laos rénové.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Amis lecteurs,

Pour vous distraire et nous aider à prouver qu'il y a en Indochine des gens d'esprit, participez au :

"CONCOURS D'HUMOUR" de la revue "Indochine"

Voici le règlement :

Article premier. — Les envois des concurrents devront parvenir à la Direction de la revue, 6, avenue Pierre-Pasquier, à Hanoi, le 15 septembre au plus tard.

Art. II — Les participants pourront adopter les formes les plus diverses : poèmes, historiettes, dessins (Ly Toét et Xa Xê entre autres), dessins suggérés, légendes de dessins, sketches, dialogues, etc..., etc..., à la seule condition que :

1° Les sujets traités s'inspirent de l'Indochine, ou se situent dans un cadre indochinois ;

2° Qu'ils soient inédits ;

3° et surtout qu'ils soient drôles.

Les textes pourront être rédigés en langue française ou annamite. Nous comptons notamment sur la verve humoristique de nos lecteurs annamites.

Art. III. — On peut concourir sous son propre nom ou sous un pseudonyme. Dans ce dernier cas, le concurrent voudra bien joindre une enveloppe cachetée donnant son nom véritable et l'indication de son adresse, ceci à seule fin de nous permettre de lui envoyer éventuellement le montant de son prix.

Art. IV. — La revue « Indochine » se réserve la priorité de la publication des textes ou dessins primés.

Art. V. — Le concours est doté des prix en espèces suivants :

Un premier prix : 100 piastres ;
Un second prix : 75 piastres ;
Un troisième prix : 50 piastres ;
Dix prix de : 25 piastres.

D'autres prix pourront être ajoutés sur décision du jury. Nous espérons que le nombre et la qualité des envois lui donneront cette possibilité.

Art. VI. — Les résultats du concours seront publiés dans le courant du mois d'octobre 1944.

Art. VII. — Les textes ou dessins non primés seront retournés à leurs auteurs sur leur demande.

Art. VIII. — Nul n'est chargé de l'inexécution du présent règlement.

HUMOUR ANNAMITE

XA XÊ FAIT UNE PÉRIODE



Xa Xê a été puni avec le motif suivant : « Est sorti du quartier à reculons pour faire croire qu'il y entrait ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 22 AU 28 AOUT 1944

Pacifique.

Dans les airs, l'aviation navale nippone a maintenu son activité habituelle au-dessus des différents secteurs de combat.

L'aviation alliée, de son côté, a effectué des raids contre les bases japonaises suivantes :

— Truk et Yap, dans l'archipel des Carolines, le 21 août ;

— L'île de Palau, le 25 août ;

— L'île Iwojima, dans les Bonins, le 25 août ;

— La base de Menado, dans les Célèbes, le 24 août ;

— La ville d'Emma, sur l'île de Sumatra, le 24 août ;

— La base de Kaoe, dans l'île Halmahera, le 24 août ;

— Babo, en Nouvelle-Guinée occidentale, le 23 août.

Sur terre, des forces japonaises opposent encore une résistance farouche aux forces américaines débarquées sur les îles de Tinian et de Guam, dans l'archipel des îles Mariannes.

Birmanie.

Les forces britanniques, américaines et chinoises qui opèrent actuellement en Birmanie du Nord, ont poursuivi leur offensive dans les différentes zones de combat, notamment le long des frontières de l'Assam et du Yunnan.

— Dans le secteur d'Imphal, les forces britanniques ont poursuivi leur avance en direction de la vallée du Chindwin, sur la piste Imphal-Sittaung, et ont pénétré en Birmanie, le long de la piste Imphal-Tiddim, en direction du Sud.

— Dans le secteur central de Myitkyina, les forces sino-américaines, opérant le long de la voie ferrée trans-birmane, se sont heurtées aux forces japonaises puissamment établies dans la région de Pindaw.

Dans le Yunnan occidental, une violente bataille se poursuit aux environs des villes de Tengchung et de Lungling.

Des patrouilles chinoises auraient pénétré dans la ville de Tengchung, sans pouvoir l'occuper entièrement.

Chine.

— Dans la province du Hunan, les forces japonaises effectuent actuellement des opérations de nettoyage aux environs des centres importants qu'elles occupent.

Des combats locaux ont été livrés dans les régions de Liling et de Hsiangsiang, à l'est et à l'ouest de la voie ferrée Hankéou-Changsha, contre les forces chinoises qui tentent de reprendre ces villes.

— Dans la province du Hupeh, une attaque de diversion aurait été déclenchée par les forces chinoises à l'ouest d'Ichang, sur le fleuve Yangtsé.

Russie.

— Une nouvelle offensive soviétique a été déclenchée au sud du front, dans les plaines de Bessarabie et de Moldavie, situées en Roumanie du Nord entre la chaîne centrale des Karpathes et la côte de la mer Noire.

Après avoir pratiqué une brèche dans les lignes allemandes et occupé Jassy, le 22 août, les forces russes, aidées par la capitulation de l'armée roumaine, effectuèrent une rapide avance en direction du sud, des deux côtés de la rivière Pruth.

Les villes de Kichinev, Bender, Akkerman, Roman, Bacau, Biriat, Focsani et Ismail furent successivement occupées et la rive gauche du Danube fut atteinte le 27 août, depuis le port de Galatz jusqu'à l'embouchure du fleuve.

Des combats entre forces allemandes et roumaines se sont également déroulés dans différentes parties du territoire, notamment dans la région de Bucarest, maintenant aux mains des forces roumaines.

Italie.

De violents combats se sont déroulés, cette semaine, sur l'aile droite du front allié où les forces polonaises et britanniques, opérant le long de la côte adriatique, ont effectué une tentative de percée des lignes allemandes établies en travers de la péninsule et couvrant les plaines de l'Italie du Nord.

En dépit des attaques répétées, les forces alliées n'ont obtenu que des succès locaux au sud du fleuve Metauro, qu'elles ont atteint en plusieurs points.

— Sur le reste du front, aucune activité alliée n'a été signalée à l'exception de tirs d'artillerie effectués le long de l'Arno.

France.

La campagne de France s'est poursuivie cette semaine, dans le nord-ouest et en Provence, avec un avantage marqué par les forces alliées qui ont occupé Paris et Marseille.

— Dans la région parisienne, les forces américaines, parties de Chartres et d'Orléans, ont poursuivi leur avance vers l'est, au sud de Paris, et atteint la Seine entre Corbeil et Fontainebleau, occupant les villes de Malherbes et Pithiviers, ainsi que l'important centre ferroviaire de Montargis.

L'Yonne était également atteinte à Sens et une nouvelle poussée en travers du fleuve amenait en fin de semaine les colonnes alliées au delà de Nogent-sur-Seine, Marigny et Troyes.

Poussant vers le nord, une autre colonne américaine, partie de Melun, atteignait la Marne à Meaux et poursuivait son avance jusqu'à la région de Reims, menaçant ainsi de flanc les forces allemandes combattant entre la Seine et la Marne.

Au sud du cours inférieur de la Seine, un nouveau mouvement d'encerclement a été effectué par les forces américaines opérant dans la région située entre Dreux et Mantes, et les forces anglo-canadiennes combattant à l'est de l'Orne.

Descendant la rive sud de la Seine, des colonnes blindées américaines s'emparaient successivement de Vernon, Evreux, Louviers, Le Neubourg et Elbeuf, alors que les Britanniques, progressant le long de la côte, atteignaient Honfleur, Pont-Audemer et Bernay et faisaient leur jonction avec les forces américaines près de la vallée de la Risle.

— En Provence, les forces alliées ont étendu leur tête de pont et progressé le long de la côte, occupant d'une part Cannes, Grasse et Antibes, d'autre part, vers l'ouest, Toulon, Marseille, Aix, Salon, Arles, Tarascon et Avignon.

Vers l'intérieur, une colonne motorisée américaine s'est emparée de Grenoble et progresse actuellement vers la frontière de Suisse.

La ville de Briançon, sur la route de Grenoble à Turin, a été également occupée.

EN FRANCE

Intervention du Pape en faveur de Paris.

19 août.

Le Vatican aurait entamé des négociations avec les puissances belligérantes en vue de protéger Paris d'une destruction éventuelle, comme ce fut fait pour Rome.

21 août.

M. Eden en Normandie.

Le ministre des Affaires Etrangères britanniques, M. Anthony Eden, après une courte visite en Normandie où il a eu des entretiens avec les généraux Eisenhower et Montgomery, est retourné à Londres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

25 août.

Avis à la population de Paris.

Le général Juin, chef d'état-major à la Défense nationale, a diffusé un ordre interdisant d'aller à Paris et dans les régions de Mantes, de Rambouillet, d'Arpajon et de Corbeil sans permis.

La reddition des troupes allemandes de Paris.

Dans la nuit du vendredi, le général Leclerc a reçu le général allemand commandant la région de Paris, à la préfecture de police, pour la reddition des forces allemandes dans la région de Paris.

Le général Leclerc et le général allemand, accompagnés par le colonel Rach et le général Chabon, se sont rendus ensuite à la gare Montparnasse où le document suivant fut signé :

Le commandant allemand à Paris ordonne aux forces sous son commandement de cesser immédiatement le feu. Elles devront s'assembler sans armes en des endroits indiqués et y attendre les ordres. Les armes seront livrées intactes.

Offre de l'Argentine à la France.

L'Argentine aurait décidé d'offrir à la France 100.000 tonnes de blé et 5.000 tonnes de viande qui seraient tenues à sa disposition dans le port de Buenos-Ayres.

26 août.

Les mouvements de dégagement allemands en France.

Les mouvements de dégagement des troupes allemandes commencés il y a quelques jours dans la région du golfe de Gascogne et des Pyrénées, continuent systématiquement.

Le ravitaillement de la France.

Les Alliés ont promis à la France de la ravitailler autant que les circonstances le permettront.

Dès que les voies de chemin de fer et les routes allant de Bretagne à Paris seront réparées, un premier convoi de vivres et de médicaments sera envoyé à Paris. Puis, au fur et à mesure de l'occupation du territoire par les Alliés, ce même ravitaillement parviendra à toute la population.

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

Solution du petit problème.

« *Le rapide et l'express* ».

Voici la solution trouvée par le chef de gare :

Comme c'est le rapide qui doit perdre le moins de temps en gare, c'est l'express qui fera le plus de manœuvres.

L'express est « coupé » en deux et le tronçon qui comprend la locomotive va se ranger sur la voie de garage.

Le rapide avance sur la ligne droite jusqu'à ce que son wagon de queue ait dépassé l'aiguille de sortie.

Le tronçon de l'express quitte alors la voie de garage et va se placer sur la voie droite, assez loin de la gare.

Le rapide accroche à l'avant de sa locomotive le dernier tronçon de l'express, fait marche arrière, passe sur la voie de garage, s'engage sur la voie principale, mais abandonne sur la voie du garage le dernier tronçon de l'express. Après quoi, il se met en deçà de l'aiguille de sortie, et poursuit sa route.

En fin de compte, le tronçon de l'express muni de la locomotive va rechercher ses wagons sur la voie de garage et s'éloigne.

COMMENTAIRE.

Nous avons reçu d'excellentes solutions envoyées par « Loup solitaire », le « lampiste », MM. Luong-van-Dang et « Chi et T. Ophtalmo ». Leur compétence laisse supposer une longue pratique du chemin de fer miniature. Peut-être sont-ils comme mon grand-père qui m'ayant offert un superbe train électrique à l'occasion de mon dixième anniversaire ne voulait pas que j'y touche de peur de l'abîmer, et me faisait de longues démonstrations sur la table de la salle à manger pendant les après-midi de vacances où la pluie nous empêchait de sortir.

Une mention spéciale revient à « diable édenté » pour sa solution par images successives. Une vingtaine de manœuvres de chacune des locomotives lui permettent d'arriver à une solution mais, comme il en convient, « quelle perte de temps et de charbon aussi ».

Nous recevons en dernière heure deux réponses exactes de Mlle Marie-Anne Honyme et de « V-A-VA ».

(RADIO-BULLETIN, juillet 1944.)

Pour se distraire.

Franchise.

Le ministre de la Justice d'une nation visite un jour la prison centrale de l'Etat et questionne les prisonniers. Tous lui répondent qu'ils sont condamnés par injustice.

Un seul avoue qu'il est criminel.

Le ministre ordonne alors : « Libérez ce criminel pour qu'il ne corrompe pas les détenus honnêtes ».

Le chant national le plus long.

C'est celui de la Chine : il faut une grande demi-journée pour le jouer entièrement.

L'hymne thai vient en second rang avec ses 70 mesures.

Vente sur échantillon.

« Arlequin — écrivait Mme de Sévigné —, l'autre jour à Paris, portait une grosse pierre sous son petit manteau. On lui demandait ce qu'il voulait faire de cette pierre, il dit que c'était un échantillon d'une maison qu'il voulait vendre... »

Mauvais acteur.

Un acteur incarne mal le rôle de Molière. Le public siffle.

« N'est-ce pas honteux, Messieurs, dit cet acteur, c'est la première fois que j'entends siffler Molière. »

Métier dangereux.

Le terrien questionne un marin :

« Où est mort votre père ?

— En mer, répond le loup de mer.

— Votre grand-père ?

— En mer.

— Votre arrière-grand-père ?

— En mer. »

Le terrien continue, terrifié :

« Et vous osez encore être marin ? »

Alors le marin questionne à son tour :

« Où est mort votre père ?

— Mais dans son lit, Monsieur, répond le terrien, hautain.

— Votre grand-père ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Dans son lit, naturellement.
— Et votre arrière grand-père ?
— Dans son lit également. »
Alors, le marin sourit malicieusement :
« Et vous osez encore vous coucher ? »

(Bulletin des anciens élèves de l'Ecole Supérieure des Cadres de Jeunesse d'Indochine, juillet 1944.)

Ce n'est que votre main... Madame.

Dernièrement mon existence de célibataire, à titre temporaire, me mettant dans l'obligation de m'occuper de ravitaillement, je m'étais rendu chez un grand dispensateur de produits alimentaires et rationnés. L'heure était tardive, pourtant il y avait foule dans le magasin, beaucoup d'hommes ayant depuis quelques temps les mêmes préoccupations que moi, certains en compagnie de leurs femmes venues passer quelques jours auprès de leurs maris et même quelques dames seules, car il faut reconnaître que nous en avons de courageuses, qui n'ayant pas le souci d'une famille sont restées auprès de leurs époux.

Je m'entretenais avec l'une d'elles... de fromage ! ! ! car, d'un doigt élégant, sa main droite soutenait un petit paquet qui, ma foi, fleurait bon et je recevais le tuyau que je trouverai des Keso chez X...

Notre entretien alimentaire fut interrompu par l'arrivée d'un quidam qui saluant mon interlocutrice lui baisa la main et naturellement celle qui portait le fromage dont la dame n'avait pu se débarrasser, l'autre étant déjà encombrée de nombreux paquets.

Une furieuse envie de rire me prit, qui m'obligea après l'échange d'un court salut à m'éloigner.

Mon rire se calma assez rapidement n'ayant personne autour de moi à qui j'aurais pu faire part de mes réflexions.

Mes achats terminés, je rentrais chez moi en songeant encore au grotesque du geste dont beaucoup dans ce pays ne se rendent pas compte et s'imaginent être très talon rouge. Au café, au cercle, dans la rue même, enfin dans tous endroits où cela ne doit pas se faire, n'importe... qui, à n'importe quelle dame, dans n'importe quelle société peut prendre le droit de porter à ses lèvres la main d'une dame.

Non vraiment, je suis peut-être vieux jeu, mais ce geste ainsi fait est pour moi une profanation.

Cette délicate coutume du baise-main qui remonte à fort loin était autrefois une distinction, une marque de faveur dont on usait fort respectueusement. Il y avait presque accord tacite pour l'accomplissement du geste. En outre cela se passait dans un boudoir, une loge de théâtre, un salon, mais non pas chez l'épicier du coin.

Ici on en abuse et le charme qui entourait autrefois cette galanterie si délicate et bien française, devient du ridicule, exécuté sur le bord d'un trottoir par un homme en short et bras de chemise.

Malchance.

Un vieux monsieur ramène un jour, à l'improviste, un ami à déjeuner. Sa femme, affolée, le prend à part et lui dit : « C'est effrayant... nous n'avons qu'un plat de haricots ! »

— Peu importe, répond le vieux monsieur tout bas, nous dirons que nous avons un gigot... Je ferai semblant d'aller le chercher à la cuisine... Je ferai un bruit de vaisselle cassée, et je reviendrai en racontant que j'ai laissé tomber le gigot par terre, et qu'il est immangeable.

Au moment du repas, le vieux monsieur s'en va effectivement à la cuisine. Sa femme, restée en tête à tête avec l'ami, entend au loin un effroyable bruit de vaisselle. Et puis, plus rien.

— Mon Dieu ! mon ami, crie-t-elle, est-ce que, par hasard, tu aurais laissé tomber le gigot par terre ?

Et le vieux monsieur répond d'une voix piteuse :
— Non... pas le gigot... le plat de haricots...

(COURRIER D'HAIPHONG, 10 août 1944.)

LA VIE INDOCHINOISE

MESSAGE AUX LEGIONNAIRES

prononcé à Saigon, le 30 août 1944, par le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, Haut Commissaire de la France dans le Pacifique.

LÉGIONNAIRES,

Comme les années précédentes et plus encore peut-être, en raison de la gravité de l'heure, j'ai voulu passer au milieu de vous ce jour anniversaire de la fondation de la Légion, pour vous remercier de vos efforts et vous engager à persévérer plus que jamais dans la voie tracée par le Maréchal, sous le signe de l'union et de la discipline.

Des événements décisifs non seulement pour le sort de l'Europe, mais pour l'avenir du monde tout entier, se déroulent en ce moment sur le sol même de notre Patrie. Bientôt, sans doute, après cinq années d'une guerre atroce, apprendrons-nous enfin la cessation des hostilités sur le front occidental. La France meurtrie et douloureuse, mais ayant gardé son honneur sauf et sa foi intacte dans l'avenir, pourra alors recouvrer sa souveraineté, réconcilier ses fils et reprendre le cours de ses destinées.

Pendant ce long martyre, elle aura pu compter sur la fidélité sans réserve de l'Indochine au cours de ces quatre années terribles : Français et Indochinois, fraternellement groupés autour du drapeau français, ont lutté côte à côte en vue d'assurer à tout prix l'existence même du pays, de détourner les périls qui le menaçaient et d'adoucir les souffrances qu'il ne pouvait éviter. La Légion a été et demeure l'âme de cet effort ; à nouveau, je l'en remercie publiquement. Je lui demande encore d'espérer et de persévérer, car son rôle est loin d'être terminé.

Ce sont, en effet, les Anciens Combattants des deux guerres, au premier rang desquels viendront se placer nos chers prisonniers enfin libérés ; ce sont les hommes de bonne volonté groupés autour d'eux qui auront demain à faire entendre leur voix au pays et à l'empire, à imposer leur volonté aux éléments de désordre et de désagrégation, en un mot à refaire la France.

C'est à ces hommes qu'il appartiendra de mettre en œuvre le programme inéluctable du redressement français. Dites-vous bien que dans l'accomplissement de cette mission sacrée, le salut ne nous viendra pas de l'étranger, mais de nous-mêmes. Rappelez sans cesse autour de vous que seule la France décidera en dernier ressort de son salut et de son destin.

LÉGIONNAIRES,

Groupez-vous plus étroitement que jamais et réalisez autour de nos trois couleurs l'union totale des esprits et des cœurs, pour mener à bien les grandes tâches qui vous attendent.

La France, malgré ses blessures, doit sortir rénovée du long cauchemar ; mais elle aura besoin du labeur discipliné et opiniâtre de tous ses fils pour reprendre sa mission séculaire dans le monde.

Vous avez déjà largement contribué à lui conserver le glorieux patrimoine que nos pères nous ont légué sur cette terre d'Asie.

Les résultats acquis autorisent les Français à considérer avec fierté l'œuvre qu'ils ont accomplie ici.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Grâce à eux la France n'a pas cessé d'exercer en Indochine sa mission de civilisation et de paix. Plus que jamais, désormais, la France continue. Demain elle refleurira par l'amour retrouvé de tous ses enfants.

SERMON

prononcé le 15 août 1944 par Mgr Cassaigne à la Chapelle de Notre-Dame de France à Dalat.

AMIRAL,

MES FRÈRES,

Nous célébrons aujourd'hui une fête joyeuse, dont l'allure triomphale ne s'harmonise guère avec les ruines, les tristesses et les deuils, qui accablent notre Patrie.

C'était jadis, en France, la Fête Nationale, et la France verse son sang à flots par d'immenses blessures.

C'est une fête d'apothéose ; Assumpta est Maria in Cœlum, *et nous n'entrevoyons qu'à peine la fin de nos tribulations.*

Aussi, au lieu de contempler Marie au Ciel, comme on pourrait le faire en d'autres temps, il nous sera plus profitable de constater que pour y parvenir, Elle a passé par nos chemins de misère, par la voie douloureuse qu'avait tracée Jésus, et qu'Elle a dû comme Lui pâtir avant d'entrer dans la gloire, car telle est la loi de rédemption.

Voilà pourquoi, en même temps qu'il épouse la souffrance, Jésus n'en préserve pas les siens. S'Il la veut pour Lui, Il la veut pour eux, parce qu'elle est rédemptrice.

Il y a autre chose, en effet, dans la vie de la Sainte Vierge, que les privilèges transcendants de l'Immaculée Conception et la Maternité divine, qui appellent son Assomption glorieuse. Elle a été prévenue de grâces exceptionnelles, fruits anticipés de la Rédemption, c'est vrai, mais ces faveurs ont été payées cher.

Elle y a répondu, Elle s'y est prêtée, Elle a fait valoir par son effort personnel l'apport divin, Elle s'est adaptée de toute son âme au régime austère de la Rédemption, par le sacrifice et par la Croix.

Il s'en faut qu'Elle ait chanté son Magnificat tous les jours, car si Elle est montée plus haut dans la gloire, c'est précisément parce qu'Elle s'est enfoncée plus généreusement dans l'immolation.

A Bethléem, Elle a connu l'indigence, le dénuement des malheureux que la guerre a laissés sans ressources, sans abri, sans soutien.

Quelle épreuve pour sa foi, que cet effacement de la Providence dans la nuit de Noël. Quelle épreuve pour son cœur que l'abjection honteuse de la crèche ; quelle épreuve pour sa sainte âme, que de se voir réduite à adorer son Dieu sur la paille.

Quand Hérode eut lâché ses soldats dans toute la région de Bethléem, pour y saccager les berceaux, Marie a connu la terreur de ces femmes affolées, que nos pays envahis ont vu s'enfuir, avec leurs enfants sur les bras.

Elle a connu ces angoisses de la fuite fiévreuse dans la nuit, cette lassitude inquiète des étapes sans fin, l'amertume de l'exil, cette vie sans but et sans lendemain des réfugiés.

Pendant les trois années de prédication de Jésus, de courses apostoliques, Il vécut dans une intimité quotidienne avec ses disciples et Marie, dans son isolement de veuve, sentit plus vivement encore qu'Elle devait se sacrifier, afin qu'Il soit Lui, comme Il avait dit : « tout entier aux affaires de son Père ». Elle s'efface, Elle se tient discrètement dans l'ombre. Elle le suit parfois, mais il arrive que bien souvent Il La laisse, et le cœur aux écoutes, sa pensée ne quitte pas l'absent, consolée des moissons qui germent sous ses pas en Galilée, alarmée plus encore des orages qui grondaient sur sa tête à Jérusalem.

Quand Jésus, trois ou quatre fois, faisait allusion à sa Passion, croyez-vous qu'Elle ne comprenait pas ?

Quand à bout d'arguments, les Juifs prenaient des pierres pour le lapider, croyez-vous qu'on parvenait à le lui cacher ?

Et quand enfin, le temps fut venu des réalisations sanglantes, croyez-vous qu'un détail lui eut échappé de la Passion, même avant qu'Elle eût rejoint le cortège sur la voie douloureuse ?

Elle n'a rien ignoré de ce qui s'était passé, la veille au Cénacle et au Jardin la nuit au palais du grand prêtre, le matin au prétoire, ni la trahison de Judas, ni le reniement de Pierre, ni l'insolence d'Hérode, ni la lâcheté de Pilate, ni la flagellation, ni le couronnement d'épines, ni l'ignoble referendum qui libéra Barabbas, ni ce plébiscite infernal qui condamna Jésus au supplice des bandits.

Lorsqu'on vint lui dire que le gouvernement avait capitulé devant les sommations des Juifs, et que déjà on préparait la Croix, rien ne put la retenir, Elle partit et rejoignit le cortège.

De ce moment, entre Elle et Lui plus d'intermédiaire. Elle reprend sa place de premier plan, pour compatir, c'est-à-dire pour pâtir avec Lui, jusqu'au bout. Chaque coup qui le frappera, la blessera : il y aura deux victimes, deux sacrifices, deux oblations, qui n'en font qu'une.

Est-ce tout ? Non. La résurrection et l'ascension, suprêmes étapes de la Passion du Christ n'ont pas mis fin à l'épreuve de Marie. Pendant des années encore, Elle a connu cette autre douleur des Mères qui survivent à leurs enfants.

Voilà la créature idéale que Dieu a le plus aimée en ce monde, et voilà les rudes étapes qu'il ne faut pas perdre de vue lorsqu'on parle de l'Assomption de la Vierge, les rudes étapes qui la précèdent et la préparent, qui l'expliquent et qui la justifient.

Faut-il tout de même que la douleur ait un rôle essentiel dans l'œuvre de la Rédemption pour que Jésus en ait accablé sa Mère à ce point.

Et alors, si la Croix a cette valeur, ne la repoussons pas, faisons-lui bon visage.

La Croix, c'est tout ce qui crucifie, et en particulier, toutes les tribulations de la guerre : la perte des biens, l'effondrement des foyers, la dispersion des familles, les drames sanglants des champs de bataille, l'exil misérable des prisonniers, le sort pitoyable des envahis, la triste condition des réfugiés, le dur régime des bombardés, les alertes, l'anxiété, la détresse des épouses et des mères, les appels sans écho, la désolation, les deuils.

Toutes ces croix sont la menue monnaie de la croix qui sauve. Sachons discerner avec la clairvoyance des saints, à travers l'inévitable mal qu'elles font, l'inestimable bien qu'elles apportent.

Puissent-elles en nous détachant de la terre, nous rapprocher de Dieu ; en meurtrissant nos cœurs, sanctifier nos âmes. Car, ne l'oublions pas, dans ces chemins de calvaire, la dernière étape, pour nous, comme pour notre France, doit être une Assomption.

Aujourd'hui surtout, souvenons-nous que nos Pères ont proclamé Marie, Reine de France.

Marie est nécessairement de toutes les Pentecôtes de la France. Nos chapelles, nos églises, nos cathédrales, ont mobilisé les saints et les saintes de France, et en quelque sorte pavoisé le Ciel à nos trois couleurs ; mais les plus populaires et les plus beaux lieux saints sont consacrés à notre Reine.

Elle était au berceau de la France chrétienne, avec Geneviève, de Paris, repoussant les envahisseurs. Elle était avec Clotilde, frayant doucement la voie au Christ, à travers le rude cœur de Clovis, jusqu'au jeune royaume des Francs. Elle marchait avec la bannière de Jeanne d'Arc au premier rang des Français, reprenant conscience de leur devoir et de la mission providentielle d'une nation aimée du Christ et de son Eglise. Elle est aujourd'hui avec le Vieillard magnifique, seul Chef de la France après Dieu, que le divin maître nous a donné pour Sauveur. Elle est ici, Reine et Gardienne de notre petite France de l'Extrême-Orient.

Aujourd'hui, une nouvelle page de l'histoire de l'Indochine s'ajoute à tant d'histoire, page de Foi, où nous devons nous grandir à la hauteur des événements tragiques que nous vivons ; heure, où malgré l'ombre inévitable, nous devons chanter le soleil, car si ce n'est pas encore le printemps, ce n'est déjà plus l'hiver, et cette journée doit être pour nous une trouée de bleu dans le ciel.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Aujourd'hui, Marie s'est confiée à l'Indochine ; Elle y sera bien gardée.

Elle y sera gardée, par l'amour de notre Chef l'Amiral, qui a voulu qu'à l'ombre de cette chapelle repose la noble compagne de ses peines, édificatrice de ce sanctuaire ; Elle y sera gardée par les Filles de saint Vincent, missionnaires de la Charité française ; Elle y sera gardée par cette jeunesse ardente, qui évoluera sous son regard de Mère ; Elle y sera gardée enfin, par vous tous, mes Frères, par l'amour des petits et l'amour des grands : Notre-Dame la bien gardée, gardez-nous.

Ainsi soit-il.

22 août.

Hanoi. — Un concours sera ouvert à Hanoi fin décembre 1944 pour le recrutement de médecins et pharmaciens français et indochinois désireux d'être admis dans les cadres actifs du Corps de Santé des Troupes Coloniales.

— Le concours prévu précédemment pour le recrutement de secrétaires stagiaires des P. T. T. parmi les candidats de race cambodgienne (15 emplois) et de race laotienne (10 emplois) est ouvert également aux candidats originaires de la Cochinchine (35 emplois), lesquels concourront à Saigon.

La date du concours, primitivement fixée au 4 septembre 1944, est reportée au 5 octobre 1944.

23 août.

Dalat. — La conférence annuelle des Chefs d'Administration locale s'est ouverte à Dalat, le 23 août, à 9 heures, sous la présidence du Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine.

Assistaient à cette première séance, M. le Général commandant supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine, MM. Jean Cousin, Secrétaire général du Gouvernement général ; Emile Grandjean, Résident Supérieur en Annam ; Georges Gautier, Résident Supérieur au Cambodge ; Brasey, Résident Supérieur au Laos ; Hoeffel, Gouverneur de la Cochinchine ; Hælewyn, Résident Supérieur au Tonkin ; LL. EE. Pham-Quynh, Outhong et Kim-Ny, représentants des gouvernements protégés de l'Annam, de Luang-prabang et du Cambodge ; MM. de Boisanger, Directeur du Service diplomatique ; Bigorgne, Inspecteur général des Travaux publics ; Martin, Directeur des Services Economiques ; Chauvet, Directeur des Affaires Politiques ; Erard, Directeur des Affaires Administratives ; Aurillac, Directeur du Cabinet du Gouverneur Général.

Au cours de cette réunion la situation des divers pays de l'Union a été successivement examinée au point de vue politique et économique.

La séance du soir, qui groupait sous la présidence de M. le Secrétaire général du Gouvernement général, le Général Commandant Supérieur, les Chefs d'Administration locale, les Directeurs du Service diplomatique, des Services Economiques et des Affaires Politiques a été consacrée aux exposés sur la situation diplomatique, sur l'état de l'économie indochinoise et sur la situation politique intérieure.

24 août.

Dalat. — La conférence des Chefs d'Administration locale s'est poursuivie au cours de la matinée et de l'après-midi du 24 août sous la présidence de M. le Secrétaire général Cousin. Assistaient à la séance, avec les Chefs d'Administration locale : LL. EE. Pham-Quynh, Outhong et Kim-Ny, les Directeurs des Services Economiques, des Affaires Politiques, des Affaires Administratives du Gouvernement général.

M. Bigorgne, Inspecteur général des Travaux publics a également pris part aux délibérations de la matinée.

Parmi les questions à l'ordre du jour figuraient des exposés sur « le coton » et sur « la délégation de pouvoirs en matières économiques », une étude sur les moyens de transports ferroviaires et routiers, ainsi qu'un projet de réforme du Conseil de Gouvernement.

Hanoi. — **La 2e session d'examens en vue de l'obtention du Certificat d'études de P. C. B. et des Certificats de licence pour l'année scolaire 1943-1944 s'ouvrira le 2 octobre 1944.**

Les inscriptions seront reçues au Secrétariat de l'Ecole supérieure des Sciences jusqu'au 23 septembre inclus, délai de rigueur.

25 août.

Dalat. — La Conférence annuelle des Chefs d'Administration locale s'est poursuivie le 25 août sous la présidence de M. Jean Cousin, Secrétaire général du Gouvernement général, par l'examen des questions moïs.

Assistaient à cette réunion les Chefs d'Administration locale, LL. EE. Pham-Quynh et Kim-Ny, les Directeurs des Affaires Politiques et des Affaires Administratives.

Au cours de cette réunion, le point a été fait des réalisations effectuées depuis la dernière conférence en vue d'améliorer les conditions d'existence des populations moïs de l'Indochine et de sauvegarder l'avenir de ces races dans le cadre du plan d'action précédemment adopté.

Diverses questions ont été étudiées, notamment celle de la création d'une école des cadres autochtones à Ban-Méthuot et celle de la réglementation de l'utilisation de la main-d'œuvre moï.

Une dernière séance a groupé l'après-midi, sous la présidence du Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, les Chefs d'Administration locale et les Directeurs des Services intéressés. Au cours de cette séance, le Chef de la Fédération a dressé dans un large exposé le tableau de la situation intérieure et extérieure et précisé ses directives aux Chefs d'Administration locale, clôturant ainsi les travaux annuels de la conférence des Chefs d'Administration locale.

26 août.

Dalat. — Le 26 août 1944, le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Haut Commissaire de la France dans le Pacifique, Gouverneur Général de l'Indochine, a réuni à Dalat le Haut Conseil de l'Indochine qui vient d'être créé par décret du 15 juillet 1944.

Sous la présidence de l'Amiral étaient présents :

Le Général de Corps d'Armée Aymé, Commandant Supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine ;

M. Jean Cousin, Secrétaire général *p. i.* du Gouvernement général et Directeur des Finances ;

M. de Boisanger, Directeur du Service Diplomatique ;

M. Paul Chauvet, Directeur des Affaires Politiques ;

M. Jean Aurillac, Directeur du Cabinet du Gouverneur Général ;

M. André Berjoan qui doit prochainement remplacer M. Chauvet à la Direction des Affaires Politiques, assistait également à cette réunion.

L'Amiral avait tenu à mettre à profit la présence du Général Aymé dans le Sud pour présider cette séance, la première depuis la création du Haut Conseil.

Faisant suite immédiatement à la conférence des Chefs d'Administration locale qui vient d'avoir lieu du 23 au 25 août à Dalat, elle a permis au Gouverneur Général de mettre au point, avec l'assistance des conseillers, les importantes questions qui avaient été examinées au cours de cette conférence.

— Le public est avisé que les messages familiaux à destination de la France peuvent être, comme par le passé, déposés aux bureaux des P. T. T. de la Fédération. Toutefois, en raison des circonstances, l'Administration décline toute responsabilité sur leur arrivée à destination.

— L'ordre honorifique du Mérite sportif cambodgien « Kemara Kemaritt » a été créé par un Kram de S. M. Norodom Sihanouk en date du 17 août 1944. Il a été institué pour récompenser les mérites sportifs ainsi que les services rendus à l'éducation physique et aux œuvres de jeunesse.

L'ordre du mérite sportif comprend trois grades auxquels correspondent les médailles de vermeil, d'argent et de bronze.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Phan-thiêt. — A l'occasion de la visite qu'il a effectuée aux écoles fédérales d'Indochine le 25 août, M. le Résident Supérieur au Cambodge Gautier, a remis, au nom de S. M. Sihanouk roi du Cambodge, au capitaine de vaisseau Ducoroy, Commissaire général aux sports et à la jeunesse, la médaille de vermeil de l'ordre Kemara Kemaritt du Mérite sportif cambodgien.

Hanoi. — Le Département a admis l'équivalence entre l'Ecole d'Architecture de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de l'Indochine et les écoles d'architecture de la Métropole pour la délivrance du diplôme exigé pour l'exercice de la profession d'architecte en France.

A partir de la prochaine rentrée scolaire, l'Ecole d'Architecture de l'Indochine, actuellement transférée à Dalat, sera réorganisée sur la base de la réglementation métropolitaine des écoles d'architecture.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Jean-Claude, fils de M et de Mme **Ponthieux** (21 août 1944) ;

Roger, fils de M. et de Mme Armand **Cotte** (21 août 1944) ;

Joël, fils de M. et de Mme **Slaès** (22 août 1944) ;

Marie, fille de M. et de Mme **Boucherie** (24 août 1944).

COCHINCHINE

Jean-Claude et Marie José, fils et fille de M. et de Mme **Taillade** (11 août 1944) ;

Denis, fils de M. et de Mme **Beylier** (15 août 1944) ;

Ngoc-thanh-Lê, fille de M. et de Mme **Nguyên-duc-Thân** (15 août 1944) ;

Albert, fils de M. et de Mme **Durand** ;

Jacques, fils de M. et de Mme **Rock Verone** ;

Jacqueline, fille de M. et de Mme **Briet** ;

Jean-Pierre, fils de M. et de Mme **Saux** ;

Marie-José, fille de M. et de Mme **Nguyên-van-Tùng** ;

Bernard-Marcel, fils de M. et de Mme **Babut** ;

Alain, fils de M. et de Mme **Le Doyen.**

FIANÇAILLES.

TONKIN

M Damez-Fontaine avec Mlle **Le Genestre.**

CAMBODGE

M. Henri Cazin avec Mlle Jeanne **Gabriel.**

MARIAGES.

TONKIN

M. André **Jouber** avec Mlle Marie **Curiol** (24 août 1944) ;

M. Pierre **Hautier** avec Mlle **Elisabeth Bellengé** (26 août 1944).

COCHINCHINE

M. Simon **Maxime** avec Mme vve **Xavier**, née Marie Dessainis (17 août 1944) ;

M. **Lâm-van-Hô** avec Mlle Suzanne **Clouët** (22 août 1944) ;

M. Georges **Tchakalian** avec Mlle Eliane **Planté** (22 août 1944).

DÉCÈS.

TONKIN

M. Henri **Oster** (18 août 1944) ;

Mme Léon **Joubert**, née Nang Pneng (22 août 1944) ;

M. Pierre **Moreau** (25 août 1944).

COCHINCHINE

M. Jean **Le Berre** (12 août 1944) ;

Jean, fils de M. et de Mme **Nguyên-van-Dung** (13 août 1944) ;

M. Jean **Hoareau** (16 août 1944).

CAMBODGE

M. **Chum Mau** (20 août 1944) ;

M. **Nguyên-van-Duoc** (20 août 1944).

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **M. B..., à Dalat.** — Vous avez raison. Une erreur s'est glissée dans la transcription de la devise latine de Dalat. C'est Dat Aliis Lactitiam Aliis Temperiem qu'il faut lire.

~ **Inédit à Doson.** — Merci de votre suggestion.

~ **N. D. C..., à Nam-dinh.** — Nous reproduisons ci-dessous à titre de complément à notre article sur les combats de coqs et de grillons le passage de votre intéressante lettre :

« Pour attraper les grillons de combat (dê-choi) on introduit dans le trou de l'insecte une longue tige de bambou munie d'une touffe de cheveux. L'insecte, chatouillé, doit sortir de son abri. Cette manière est la plus répandue. On emploie de l'eau seulement pour attraper les « grillons charnus » qui sont un aliment très gras pour les oiseaux. »

~ **Abonné 648, à Hué.** — L'ouvrage de M. R. Despierres sur les P.T.T., que nous avons présenté dans un précédent numéro, n'est pas en vente en librairie. L'auteur, qui habite au numéro 52 de la rue des Vermicelles, à Hanoi, l'envoie franco contre la somme de 3 $ 50.

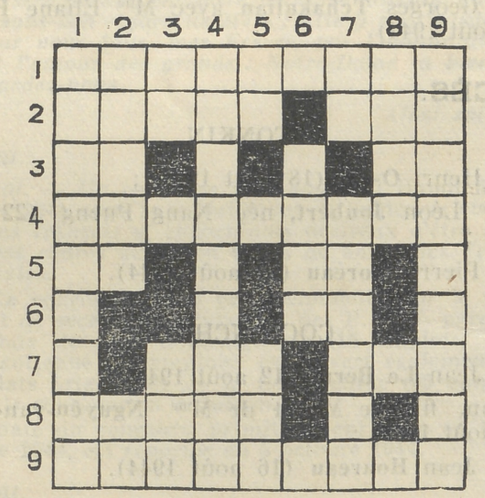
~ **M. B..., à Rach-gia.** — Nous vous remercions de votre aimable suggestion. Mais cette plaisanterie a déjà été exploitée dans notre revue. Voyez notre numéro n° 163 du 14 octobre 1943.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les mots croisés d'« INDOCHINE »

Les mots croisés dirigés de Georges Rimant.

N° 4. — Rien que la Terre.



Horizontalement.

1. — Terre ferme.
2. — D'une région d'Europe que l'on considérait jadis comme la fin de la Terre — En position d'être mis en terre.
3. — Deux pieds de terre meuble — Deux pieds de terre dure.
4. — Arracher certains de ses chicots à la terre.
5. — Deux pieds de terre inculte — Deux pieds de terre arable.
6. — Deux pieds de terre labourée.
7. — A terre — Souleva de terre avec force ses pieds de derrière.
8. — Qui concerne certains grands de la Terre.
9. — Terre ensemencée.

Verticalement.

1. — Terre promise, bien que généralement non désirée.
2. — Qui présente une tendance à marcher ventre à terre — Deux pieds de terre domaniale.
3. — Sur terre — Moitié antérieure de la déesse de la terre.
4. — Un tel accueil vous soulève de terre.
5. — Deux lettres du prénom de l'auteur de « La terre » — Trois pieds de terre brûlante.
6. — Terre de Sienne ou d'Ombre.
7. — Deux pieds de terre étrangère — Habitant de la Terre Promise.
9. — Terre ammoniacale.

Solution des mots croisés poétiques de Georges Rimant. — N° 4. Annam.

Horizontalement.

1. — FAITS (strophe 3).
2. — ROI (strophe 2).
3. — EVITE (strophe 6).
4. — LAS (strophe 1).
5. — ELEVE (strophe 3).

Verticalement.

1. — FRELE (strophe 5).
2. — VAL (strophe 5).
3. — IRISE (strophe 4).
4. — TOT (strophe 1).
5. — SIEGE (strophe 5).

Vient de paraître :

aux Éditions ALEXANDRE-DE-RHODES

CROQUIS TONKINOIS

par MANH-QUYNH

Ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Hanoi.

Album de luxe, de format 26 × 32, contenant vingt croquis vivants inspirés par la vie du paysan tonkinois,

Tirés sur du papier extra luxe Thang-long velours, des ateliers Nguyên-qui-Ky, au village du Papier, à Hanoi,

Sur feuilles détachables, couverture formant boîte,

Dessinés, gravés sur bois, et tirés directement par l'artiste lui-même.

Édition limitée à 300 exemplaires, signés par l'auteur :

Prix de l'album .. .. **40 $ 00**

Frais d'envoi.. .. .. **2 00**

On souscrit à l'Association Alexandre-de-Rhodes, à Hanoi,
6, Boulevard Pierre-Pasquier — Téléphone : 628

En vente chez I. D. E. O., TAUPIN
et aux GRANDS MAGASINS RÉUNIS, à HANOI

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS
Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement
-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE
de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION
de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278



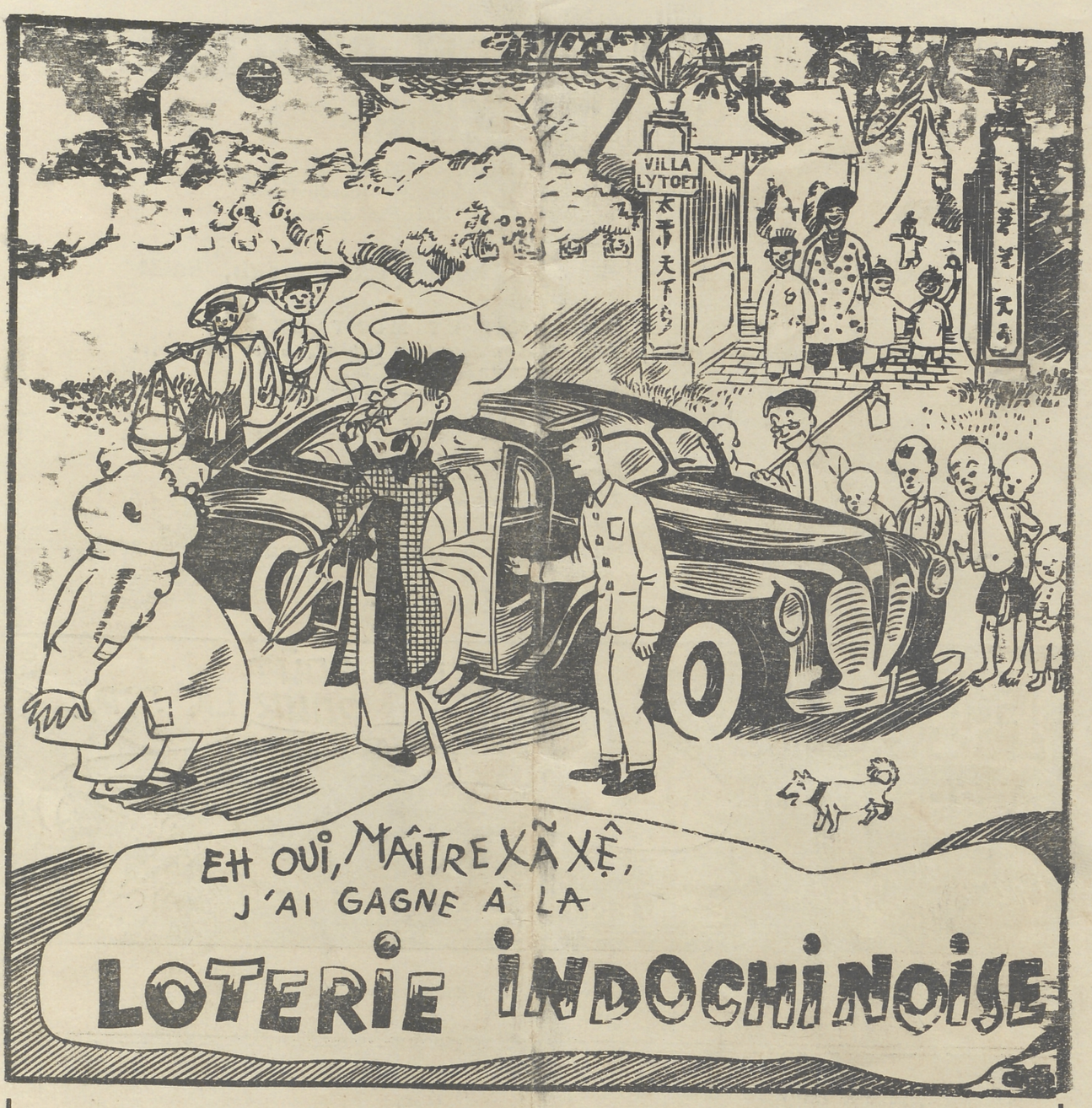
OFFSET
TYPOGRAPHE
PHOTOGRAVURE

IMPRIMERIE TAUPIN & Cie

8 - 10 - 12, Rue Duvillier — Hanoi

TÉLÉPHONE : N° 147 - 148

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques